La Revue Théâtrale

Abonnements & Vente à la Librairie du FIGARO
26. Rue Drouot - Paris

Nouvelle Série — N° 11

Prix net 1f 50
Etranger ..... 2f »

Le Théâtre au Salon

(Soc^te des Artistes français)

IMAGE A Mlle SOYER de l'OPÉRA
(ROLE DE MARGUERITE DE BOURGOGNE)

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

CHRONIQUEURS :

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand, de l'Académie française; Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Claveau, Georges Ohnet, Jules Roche, Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay, Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant, Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet, Francis Jammes, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin, Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : 30 francs. — Trois mois : 15 francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : 37 fr. 50. — Trois mois : 18 fr. 75.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : 86 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : 46 francs. — Trois mois : 21 fr. 50
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du " Figaro ", 26, Rue Drouot, PARIS

Le FIGARO-MODES *mensuel est servi* GRATUITEMENT *à tous les abonnés d'un an du journal* LE FIGARO
(Prix du numéro : 2 fr. net; à l'Étranger : 2 fr. 50.
Abonnement : 22 fr.; Départements, 24 fr.; Etranger, 28 francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : 3 francs net; à l'Étranger : 3 fr. 50
Abonnements : 36 francs par an pour la France et 42 francs pour l'Étranger).

REVUE THÉATRALE

Numéro spécial sur le Théâtre au Salon de la Société des Artistes français.

SOMMAIRE

TEXTE. — *Bavardages de Théâtre*, Paul Gavault. — *Lettres sur le Salon*, Willy. — *Le Salon de la Société des Artistes français*, Alcanter de Brahm. — *La Peinture*, Camille Le Senne. — *Le Dessin, la Sculpture*, Stanislas Rzewuski.

ILLUSTRATIONS. — *Couverture en couleurs* : Portrait de Mlle Soyer, de l'Opéra, rôle de Madeleine, de *Rigoletto*, par M. Cabane. — *Hors-texte en couleurs* : Portrait de Mlle Hatto, de l'Opéra, par Mlle Clémentine Fiérard. — *La Mort de Mâtho*, par M. Albert Charpentier.

En grandes pages : Portrait-pastel de Mlle Juliette Toutain, par M. Grün. — Dessin de M. Chalon, pour son tableau *Salomé*.

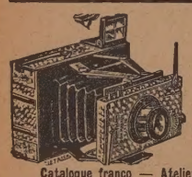
Dans le texte : *Petites patriciennes apprenant à danser*, de M. Vasari ; portrait de *Mme J..., du Théâtre-Impérial de Saint-Pétersbourg*, par M. de Schryver ; portrait de *Mlle Marie Darcy, de l'Athénée*, par M. Brun ; portrait de *M. Roger Ballu*, par M. Bertoletti ; le *Centenaire de Victor Hugo*, par M. Chartran ; *Les Incompris*, de M. Devambez ; *Vénus et Tannhauser*, de M. Koë ; *Rêverie musicale*, par M. Jacquet ; *Hadyn*, par M. Paredes ; portraits de *M. Claretie*, par M. Mille ; de *Mlle Elénore Blanc*, par Mlle Favier ; de *Mme Marchesi*, par Mlle Klumpke ; de *Mme Affre*, par Mlle Favier ; buste de *M. Affre*, par M. Lebatut ; de *Mlle Leconte*, par Mme Cramey-Franceschi ; de *M. Coquelin aîné*, par M. Maillard, etc. — De nombreux croquis originaux communiqués par les peintres dont les œuvres se trouvent reproduites, prêtent à ce numéro un grand intérêt d'art.

ABONNEMENT D'UN AN : France : 36 fr. Étranger : 48 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Étranger : 2 fr.
Vente et abonnements à la Librairie du Figaro, *26, rue Drouot.*

Première série de la **Revue Théâtrale**, vente à la Librairie du *Figaro*; le numéro : 50 centimes ; la collection complète reliée : 18 fr.

Arthritiques
Goutteux
Rhumatisants
BUVEZ AUX REPAS
VICHY CÉLESTINS
En bouteille et en 1/2 bouteille

Fleurs naturelles de LION Fleurs
LES PLUS APPRÉCIÉES
Pour les Couronnes et Fleurs de deuil
Couronnes de luxe — Grand Modèle d'Art nouveau depuis 20 fr.
Coussins et Croix — Violettes, Pensées, Parmes et Orchidées depuis 30 fr.
LIVRAISONS IMMÉDIATES
LION Fleurs, *2 et 19, Boulevard de la Madeleine.*
Téléphone 247-25



Appareils et Fournitures Photographiques
ANCIENNE MAISON
DOM MARTIN
51 bis, Boulev. Saint-Germain — PARIS
MAURICE LANGUELLIER, Suc.
Catalogue franco — Ateliers pour tirages d'Amateurs — Livraison rapide

Le benjoin dont il est saturé fait que le
SAVON TOLÉDO
adoucit la peau et la débarrasse des *feux, rougeurs.*
Dépôt : 43, boul. de Belleville, Paris — 2 fr. la boîte de 3.

GERMANDRÉE
EN POUDRE ET SUR FEUILLES
BREVETÉ — Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène et Beauté.* — S. G. D. G.
Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR
MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

SULFURINE BAIN SULFUREUX
LANGLEBERT
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal
SANS ODEUR
Agent puissant contre l'Obésité.

SOUPLESSE et BEAUTÉ de la PEAU
Peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale.
VENTE *Dans toutes pharmacies.* — Prix : 1 fr. 25.

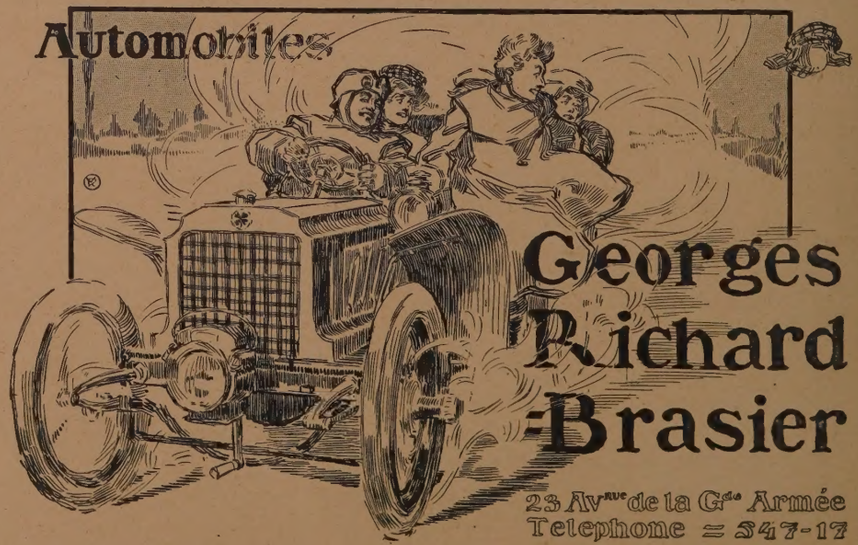
SEUGNOT
CONFISEUR
Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes
BONBONS
CHOCOLATS, DESSERTS
28, Rue du Bac
PARIS
TÉLÉPHONE : 729-71

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul OLLENDORFF, 50, Chaussée-d'Antin, PARIS
LES VOSGES
DU DONON AU BALLON D'ALSACE
Texte par A. Fournier, président de la Section des Hautes-Vosges du Club Alpin Français. Illustrations par V. Franck, peintre-photographe à Saint-Dié. Papier, gravure et impression de L. Geisler, aux Châtelles, par Raon-l'Etape (Vosges). — Un volume in-4° raisin de 700 pages, illustré de 900 gravures dans le texte, 225 hors-texte et 6 planches en couleur.

SUBLIME DE BOTOT Souverain contre la chute des cheveux.
Provoque les ondulations. — BOTOT, 17, Rue de la Paix, Paris.

Les Artistes célèbres
Les Grandes Dames
Les Princesses
ACHÈTENT TOUTES
leurs DESSOUS
ET
leurs
Corsets
Chez
Léoty
LONDRES
33, New Bond Street
PARIS, *8, Place de la Madeleine*

Automobiles



Georges Richard
Brasier
23 Av^rue de la G^de Armée
Telephone = 547-17

DERNIÈRE CRÉATION "DIVINE ESSENCE" PARFUM CÉLESTE
LE NOM DIT TOUT
NE SE TROUVE QU'A
LA GRANDE PARFUMERIE
7, Boulevard Poissonnière, PARIS
LE GRAND FLACON 10 fr. Franco Partout

3e Année. — Nouvelle Série. — N° 11. Juin 1904. — I.

La Revue Théâtrale

T.M.

Bimensuelle

Directeur-Administrateur
L. Geisler

Rédacteur en Chef
Ed. Gauthier

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger ..... 48 fr.

Rédaction & Administration
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

Atelier spécial de photographie
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
Librairie du *Figaro*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Le Numéro
France ..... 1 fr. 50
Etranger ..... 2 fr. »

Publicité
Armand Marrast et Cie
seuls concessionnaires,
19, Boulevard des Capucines
Téléphone 324-82

Bavardages de Théâtre

J'ai promené, sur le Salon des Artistes Français, un œil attentif et incompétent. J'avais pris soin de m'adjoindre, pour diriger mes impressions, un de ces hommes qu'on a si ingénieusement dénommés des « amateurs d'art ». Mon cicerone fréquente chez les peintres à la mode ; il connaît tout à la fois leurs goûts, leurs tendances, leur langue et leurs noms — ce qui est beaucoup. — Il s'arrête sans affectation devant la toile qui obtient les suffrages décisifs et ne jette point sur les tableaux indignes des regards inutiles : il s'y entend, il est actuel.

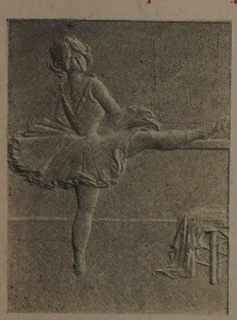
Et j'admirais combien ses préférences diffé- raient des miennes, et comme son optique avertie déconcertait la mienne, assuré- ment naïve et bourgeoise.

Par un retour bien naturel de ma pensée, je songeais au malentendu qui sépare si visiblement, en matière dramatique, le public véritable du public spécial des premiers jours, et j'en venais à me convaincre que les peintres subissent comme nous les exigences de la mode et du snobisme. Il y a, dans le succès d'une toile, les mêmes éléments aussi contra- dictoires, aussi contestables que dans le succès d'une pièce. Les gens qui se piquent d'amateuriser, selon la formule de 1904, au Salon, font, je crois, bon marché des qualités simples de la peinture, qui sont le dessin d'abord et la couleur ensuite. Eh bien, mais les connaisseurs en théâtre mépri sent avec la même vigueur l'action d'abord et la situation ensuite ! Lesquels ont raison, dans le débat? Laissez à ma médiocrité foncière l'illusion de penser que la vieille école a raison, partout et toujours, contre la nouvelle.

Je m'obstine à croire qu'en des époques de transition comme la nôtre, les hommes d'avant-garde conquiè- rent, à juste titre, le respect et la considération, mais demeurent des « essayistes » dont l'œuvre sera éphémère, parce qu'ils ont refusé de se plier aux règles fondamentales et éternelles de leur art.

Et la vogue d'une saison ou de dix ne m'émeut pas, ne me fait pas varier dans ma foi. Je crois à Scribe, à Augier, à Dumas, à Labiche, à Hervieu — contre qui, me demanderez-vous? Mais... contre les autres, que je n'aurai ni l'irrévérence ni la sottise de vous nommer.

Paul GAVAULT.



Quatre danseuses de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.
Plaquettes plâtre de M. RÉVILLON.

Mlle Cléo de Mérode.

Petites patriciennes apprenant à danser, par M. Emilio VASARI.

Lettres sur le Salon

Un peintre à nom de philosophe — et qu'il ne faut pas confondre avec le solennel Prudhon qui officie au temple Claretie — a déclaré que le vol c'était la propriété. C'est pourquoi, et comme il s'agissait de peinture, j'ai cru devoir dérober à leurs destinataires ces lettres et me les approprier, pour l'agrément — j'espère — des lecteurs et mon propre bénéfice.

H. M.

« Ma chère amie,

« J'ai bien regretté que tu ne puisses venir avec moi au dernier Vernissage de l'année, qui a été très chic. Une chaleur !... ah ! non, par exemple, ça n'est pas moi qui aurais voulu rester au Palais, à déjeuner ; celles de nos amies qui ont eu l'imprudence de le faire, si tu avais vu leurs teints d'après-midi ! A l'heure du thé, cette chère Lucy avait deux petits ruisseaux bleuâtres sur les joues, son noir avait fondu et dégoulinait de ses yeux ; c'était navrant ! Moi, comme j'étais rentrée chez moi, déjeuner tranquillement, et me refaire un peu, j'étais aussi fraîche que jamais, et ma robe bleue va si bien à la peau... j'avais ma « complexion des grands jours ! » quoi, comme dit Eddy, toujours aimable. (Il ne va d'ailleurs pas plus loin que les compliments, ce petit ; c'est dommage.) Et puis, je n'étais presque pas maquillée, c'est vraiment mieux pour le jour, et surtout pour un jour comme celui-là ; la lumière est si crue, qui tombe des plafonds vitrés, et si tu avais vu certaines, trop arrangées, ça faisait un effet terrible ! l'air de maquillage de théâtre vu de près..., comme Jane Derval dans un restaurant de nuit !

Portrait de Mme J..., du Théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg, par M. Louis de SCHRYVER.

« Il y avait de très jolies toilettes, mais quelques-unes trop habillées. Tu sais, décidément, ça n'est pas à faire, on a l'air de s'être nippée exprès ; ainsi Mme d'Amouredo (Claire), de la rue du Bel-Respiro, était complètement ridicule ; Otero avait sa toilette blanche et noire (corbillard première classe, avec plumes !) qu'elle portait la veille à Armenonville, crois-tu ? Beaucoup de costumes tailleur de toutes nuances : Jahn de Florac en arborait un lilas, Germaine Thouvenain un marron, Jeanne Darnley un vert, Berthe Boorneck un bleu ciel ! Yvonne Dorville a son portrait, m'a-t-on dit ; moi, je ne l'ai pas vu, ou bien peut-être l'ai-je vu, sans le remarquer. D'autres étaient habillées genre très fignolé, tu sais, comme des vieux tableaux (sans blague !) ce que fait Jacob maintenant ; Suzanne Mancini en taffetas gris mauve avec des chichis verts ; Diane de Gerville en taffetas paille ; Suzanne de Laval en taffetas blanc ; Suzanne Orlandi en taffetas argent. Non, est-ce assez crevant ? Elles portent toutes la même chose ! Moi, j'avais une petite mousseline de soie imprimée à bouquets de roses, sur fond bleu, et mon chapeau de Léon, en paille naturelle, à couronne de roses ; c'était très bien, d'ailleurs on m'a beaucoup regardée.

Clichés de la Revue Théâtrale.

« J'ai aperçu aussi des tas, des tas de tableaux. Ce que ça doit être abrutissant de regarder tout ça !... Baisers tendres de

« Gaby. »

* * *

« Mon vieux,

« J'ai été au Vernissage hier ; c'est tout de même rudement chic, et bien mieux que celui des Amis des Arts, de Bordeaux. Le Tout-Paris est là et on frôle les personnalités les plus en vue. C'est Collandres qui m'avait donné une carte. Il y a beaucoup de types connus que j'ai reconnus tout de suite, j'ai si souvent vu leurs têtes en photo : Carolus Duran, Saint-Saëns, Roujon et autres grosses légumes officielles; je crois avoir aperçu Liane de Pougy avec son modiste (lui n'a pas beaucoup changé depuis Bordeaux) et Arthur Meyer en redingote grise. Tout d'un coup, je me suis trouvé auprès de Mme Colette Willy (« la môme du jour ! » comme dit cette Chloé, que Londres nous envie), auteur de drôlatiques *Dialogues de Bêtes*.

Willy est arrivé peu après et l'a rejointe, suivi d'un jeune homme, son secrétaire, paraît-il, que j'ai vu, j'en suis certain, autrefois, sur l'Intendance ; et à ce moment un homme très laid a dit, en les apercevant : « Ah ! naturellement, c'est le Monsieur qui les promène ! » Je crois même que Willy a entendu, car tous trois ont chuchoté après cela, avec l'air de se tordre en regardant des bretonneries de Joncières, bien embêtantes. Je voulais suivre le trio, mais j'ai été collé par un type de Bordeaux, tu sais, Savageot, qui est d'un province dont tu n'as pas idée !...

« Depuis huit jours, il prenait des répétitions d'esthétique très coûteuses — trente francs la demi-heure ! — chez un critique en renom, Louis Vauxcelles, qui lui fourrait dans la tête des formules techniques : « la pâte onctueuse d'Anglada, le flou crémeux de Le Sidaner, ce Maeterlinck de la palette », et autres ; il apprend à « déplorer les embus de Gervex », etc. Sacré Vauxcelles ! Pauvre Savageot !

« Adieu, mon vieux, et à bientôt, je vais revenir vanné ; cette existence parisienne est démolissante.

« Edmond. »

Portrait de Mlle Marie Leconte,
buste marbre
de Mme CRANNEY-FRANCESCHI.

* * *

« Old Chap,

« Une lettre pour te raconter le Vernissage, tu en as du culot ! Enfin, je me resservirai de la prose que je t'envoie pour bâcler un article payé, — et puis, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour toi, pornographe aimé... Tu sais, mon vieux, ce qu'il y en a de tableaux moches (et pas bezef de bons), c'est à se taper le derrière par terre, comme dit ton amie Polaire, qui a de la littérature. Pas un de ces pinxit n'a eu le nez de faire mon portrait, mais je m'en console parce qu'il y a une gigolette qui me ressemble délicieusement, la troisième à poil et à gauche des *Nuits*, la toile si bath du comte Charles de Chabannes La Palice, inspirée par des vers (si j'ose m'exprimer ainsi) du sieur Henry Gauthier-Villars, un poète mort jeune, en qui le chroniqueur survit. Épatantes, ces *Nuits*, chairs claires dans le bleu sombre, bien que Jean Lorrain ait trouvé deux de ces moukères de Chabannes pas assez jolies, le connaisseur ! — Une *Dryade*, sujet tout à fait inédit, pignoché par Bouguereau, excite l'admiration de Latinville-Guinon ; Jeanne Hatto, belle et fière comme une Armide (dont on voudrait être le Renaud), m'apparaît peinte, songeuse, dans une robe sombre qui cache ses lignes ; pourquoi, ô Fiérard ? C'est là une idée qui ne me serait pas venue. Après un coup d'œil circulaire, je ne regarde plus les murs. Zut ! c'est barbant ! ça me tire les yeux (ils sont déjà assez sortis comme ça !) ça me fiche mal à la tête, à ma belle tête de penseur, et ça n'est peut-être pas indispensable. D'ailleurs, j'aime mieux regarder des gens qui regardent et je préfère aux tableaux les contemplatrices d'iceulx, mieux peintes !

« Voici un trio bien moderne : le petit Sem entre le grimaçant Boldini et ce grand beau gars à tête fine d'Helleu, qui vient de dessiner une savoureuse couverture pour *Minne*, roman inquiétant... Quelques mots salés à l'adresse de Raitif de la Bretonne voltigent sur les lèvres d'Eugène Pascau dont la *Pâtissière de Bayonne* exciterait l'appétit des plus lamentables dyspeptiques. Enumérons : Abel Faivre — félicité pour ses *Deux Fillettes*, — qui ressemble à Dumas fils (en mieux), et Fix Masseau au Fils de l'Homme (en mieux aussi). J'aperçois un groupe cosmopolite, un chanteur londonien, Bertie-Binyon ; un secrétaire français, Boulestin (il commence à avoir l'accent anglais !) ; une autoresse américaine, Miss Putnam, en arrêt devant le séduisant *Mandoliniste* de Mrs. Lusndon. Voici des auteurs, mes semblables, mes frères : Gustave Kahn, aux yeux perforateurs ; Georges Lecomte, à la barbe florie ; Mme Daniel Lesueur, imposante ; le triomphant Catulle Mendès, dont le *Fils de l'Etoile* (Erlanger, j'te gobe !) fera longtemps les beaux jours de l'Opéra ; je remarque le caustique Aubry, du *Gil Blas*, en train de noter « Willy, escorté d'une de ses mille et trois nièces ».

« Les artistes dramatiques foisonnent : Robinne qui a l'air d'une carte postale (« Nos beautés parisiennes » série D), Ixart, brune bal-

Clichés de la Revue Théâtrale.

Portrait de Mme Mario Darcy, du Théâtre de l'Athénée, par M. Clément BRUN.

Portrait de l'impresario Schürmann, par M. E.-J DELAHAYE.

lerine, Fugère que je me promets d'applaudir à tour de bras dans le « mystère » confectionné par le Révérend Père Massenet pour l'Opéra-Comique. Parmi les effigies, surtout, j'ai zyeuté celles d'Éléonore Blanc, à la voix pure de flûte (Favier fecit) et de Mlle Soyer (Cabane pinxit) plus appréciée en province qu'à l'Opéra, ainsi que, sculptées, celles du petit ténor Affre, par Labatut, et de l'aîné des Coquelin, par Maillard. La Comédie-Française est représentée par Claretie lui-même (l'artiste ne l'a pas raté, il a mis dans le *Mille*), par Mlle Leconte (de qui Mlle Franceschi a bien réussi le minois fûté), accapareuse qui laisse bien peu de rôles à la charmante Yvonne Garrick, par Prudhon, secrétaire glabre, hautain et zozo et par un équivoque éphèbe, très joli, trop joli, qui doit avoir posé pour l'aguicheur *Apollino* que Gustave Courtois expose au Salon d'à côté.

« Je vois encore Mme Dieulafoy (toujours l'air d'un petit vieux propret) qui a engraissé ; le musicien Fernand Le Borne, barbu jusqu'aux yeux ; Judith Gautier, belle et bonne ; Mlle Brille, comédienne jolie ; Guidé, le plus élégant des pensionnaires de Sarah, l'allure homme à femmes. Y a de la gonzesse de luxe : Clémence de Pibrac, un peu croulante ; Bob Walter, toujours roulante ; Angèle Héraut, pas régulièrement jolie, mais l'air si intelligent !... Vu le général André, qui passe en civil, la boutonnière jaunie du ruban de la médaille militaire, inaperçu, ce qui pousse un cocardier à s'exclamer : « Je trouve que pour un vernissage le Ministre de la Guerre devrait parcourir les salles en grand uniforme ! » — « Et à cheval ! » renchérit son compagnon. Ça va bien. Et tout le monde chante les louanges des deux Ernest (Laurent et Bordes), portraitistes à la mode, auquel on adjoint Paul Chabas, de qui le *Coin de Table* ameute la foule. Une ode s'impose, dût José-Maria de Hérédia pâlir de jalousie :

C'est un trio rutilant
Bordes, Chabas et Laurent !
O gloire, tu les abordes
Tous trois : Chabas, Laurent, Bordes !
Saluons tous, chapeau bas,
Laurent, Bordes et Chabas !

« La bouche narquoise, la voix douce, Paul Acker, devant les *Nénuphars* du bon zébre Saïn, débite un petit « Manuel du Salon », appelé à rendre service aux personnes qui n'ont pas d'opinions propres — ni sales.

« On doit dire, prétend-il, devant les La Gandara : « Ah ! La Gandara !... » en faisant valoir les points de suspension ; devant les Roybet : « Oh ! c'est toujours la même chose ! » avec un haussement d'épaules ; devant les Henner : « Et Henner donc, il ne sort pas de ses femmes à cheveux rouges, c'est assommant ! » Parlez de J.-P. Laurens comme d'un mort très ancien et dites : « Ah ! le vieux père Laurens, il a fait de belles choses dans le temps ! » Ce petit Paul Acker, tout de même, combien de gens vont lui braire des remerciements pour son guide-ânes !

« Et la foule augmente toujours ; on s'écrase pour conquérir une sandwich (buffet), on s'écrase un peu moins pour contempler des navets (sculpture). Pourtant les admirateurs s'agglutinent devant une fontaine (lavatory), façon mannekenpis, représentant une maman qui fait faire de l'eau à son petit garçon (ô français, contrefaisant les belges !) On zyeute beaucoup l'énigmatique Pif de la *Nouvelle Revue*. Voici deux étoiles brillant dans le beau drame lyrique d'Erlanger : Myriam Héglon, somptueuse dans des dentelles, et la danseuse Zambelli, qui Zambellit à chaque création ; Colonna Romano, petite sphynge d'étagère aux yeux indéchiffrables ; Jean Lorrain, très en beauté ; Rousselière et Mme Huchet-Rousselière, couple de chanteurs en vogue (un louis la note) ; Carolus Duran, qui a un gilet de velours, des yeux comme son gilet et pour fils un chef d'orchestre épatant.

« Quelques indiscrétions maintenant ; on affirme que c'est le conseiller municipal Escudier qui a posé pour l'*Alfred de Mercié*, de Musset ; Polaire pour *Une Abeille* ; Coquelin pour *Cyrano* et le père Mortier, des Capucines, pour une *Tête d'homme*, vilaine comme tout. Il faisait si chaud dans ces serres de couleurs (comme dit Maeterlinck) qu'on a bu en quantité des boissons glacées : american drinks et limonades sucrées avec le sucre pilé sur le dos des amis. Comme d'habitude, les peintres recevaient devant leurs tableaux, les artistes se glissaient d'un air qu'ils croyaient indifférent près des groupes pour surprendre au vol les potins, les célébrités se laissaient voir à l'œil nu, de près, et les critiques d'art prenaient avec ostentation des notes pleinement inutiles puisque leur article était déjà imprimé depuis la veille.

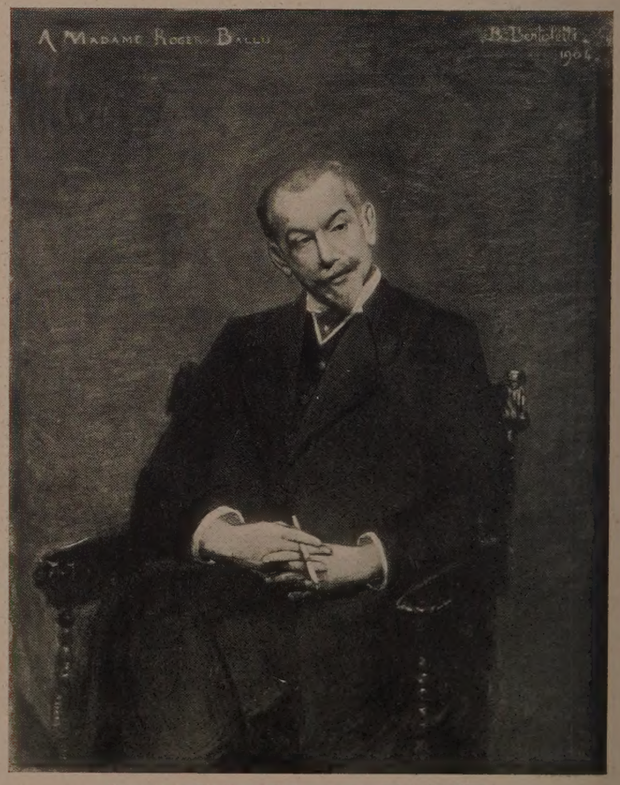
« Te voilà bien renseigné, mon vieux lascar !

« Henry Maugis. »

Avec mes remerciements aux soussignés (ça m'a évité de faire un article) et surtout à Henry Maugis, de qui la lettre, très documentée, m'a beaucoup plu ; ce gros m'est tout particulièrement sympathique...

WILLY.

Clichés de la Revue Théâtrale.



Portrait de M. Roger Ballu, par M. BERTOLETTI.

Cl. Rev. Théât.

Portrait de *Mlle Juliette Toutain*
Pastel de M. GRUN

LE SALON

DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Cérémonie du centenaire de Victor Hugo, au Panthéon,
par M. Théobald CHARTRAN.

Une preuve évidente de prédominance de la mode à travers les évolutions rapides et passagères de l'art français, réside dans l'accumulation excessive des portraits, s'opposant à la pénurie relative de peinture historique ou documentaire, au Salon de cette année. Il ne faut pas s'en désoler outre mesure, puisqu'il ne s'agit en l'espèce que d'une préférence d'actualité, encouragée d'ailleurs par les traditions de l'école.

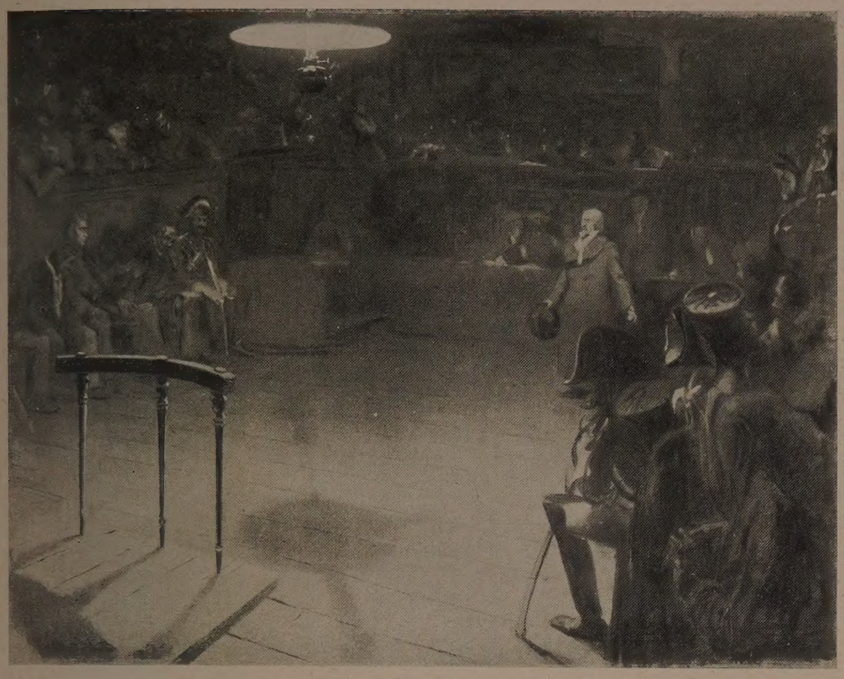
Mais force est d'avouer que le caractère essentiel de la forme picturale, dite décorative, n'a suscité aucune révélation. Ce sont toujours en quelque sorte les mêmes artistes qu'il y a vingt ans, et l'on peut appliquer à leurs envois, sans risquer de se tromper beaucoup, les mêmes jugements que ceux exprimés jadis sur leurs œuvres de début. On ne compromettra guère sa réputation de critique en déclarant, par exemple, la jeune fille mièvre et charmante, coiffée par la fantaisie peu coutumière de M. Jules Lefebvre d'un petit béguin blanc, et mélancoliquement profilée de trois-quarts, une figure maigrement élégante et froidement harmonieuse ; que les deux portraits de M. Wencker sont dessinés par un homme qui sait et peints par un artiste qui voit ; que M. Aimé Perret manque de lumière, Jean-Paul Laurens de sentiment et qu'enfin Bonnat n'a pas son pareil pour exprimer la finesse diplomatique, l'énergie américaine et la correction mondaine dans le portrait, en somme très quotidien, qu'il nous offre cette année. Or ce sont là des impressions exactement transcrites d'après les Salons d'un écrivain spirituel et fort averti en matière esthétique, feu Edmond About. Choisies au hasard, entre cent autres jugements relatifs à des artistes de son temps, demeurés du nôtre, et dont la postérité se chargera de régler les droits à une notoriété éternelle ou simplement viagère, ces impressions demeurent encore aujourd'hui de pleine actualité.

C'est donc que les artistes n'ont pas changé leur manière, les Geoffroy, les Chartran, les Crochepierre et les Debat-Ponsan, sont restés ce qu'ils étaient autrefois, des esclaves d'un procédé consciencieux mais étranger à l'interprétation spontanée de la nature selon leur tempérament. Ils ont sacrifié la qualité de la producti n à la quantité de la consommation, et fait en quelque sorte de la peinture en économistes distingués. Ainsi le portrait abonde parce qu'il est très demandé sur la place bourgeoise. L'idéal de M. Isidore Lechat, homme d'affaires et propriétaire de journal, est d'avoir dans son salon son portrait par Bonnat. A défaut du grand maître, Madame se contentera, si elle penche vers les coloristes, de donner ses heures de pose à M. Aimé Morot ou à M. Humbert, dont les portraits la séduisent ; à M^es^ Frédérique Vallet-Bisson ou à M^lle^ Juana Romani, si elle est féministe, et elle n'aura pas tous les torts ; à Laurent-Desrousseaux si les effets chatoyants de ses portraits la captivent, et elle retiendra pour l'avenir le nom de M. Beringuier dont peut-être elle aura remarqué, dans un lointain d'exil évidemment motivé, le ravissant portrait de la comtesse de Simart-Pitray et de sa délicieuse enfant.

Si au contraire, maintenue dans la voie des traditions de l'art classique, elle se contente de la froideur banale des portraits de bons élèves devenus d'honorables professeurs, voilà, s'offrant à lui sourire, les jeunes femmes de Patricot, blanc sur blanc, de Schommer, ou de Piot, la robe rouge, fascinatrice au détriment de la figure, de M. Lucas Robiquet, la robe verte de M. Frédéric Lauth, le blanc et rose de Quinsac ou de Lenoir, la Gitane classique de Cabane, les jeunes filles bleues de M. Aviat et les filles fleurs de De Coninck. Même, un portrait signé de M. Victor Marec lui rendra l'impression lointaine d'un Chardin, et la sobriété de bon goût affectée par M^me^ Beaury-Sorel, par M. P. Dubois ou M. Wilhem, aura peut-être sa préférence. En vérité, on s'en rend compte, le portrait aura sévi, et pourtant,

Clichés de la Revue Théâtrale.

Les Incompris, par M. André DEVAMBEZ.



Je suis Jean Valjean..., par M. A. DEVAMBEZ.

il n'exaltera l'admiration qu'en de rares circonstances. M. Laurent, par exemple, M. Émile Renard, découvrant enfin ses belles qualités de couleur jointes à sa science achevée du dessin et de la perspective, nous auront provoqué d'agréables surprises, pendant que, s'attachant à la représentation de diverses personnalités, M. Gabriel Ferrier ou M. Royer s'abîmeront dans la sainteté papale et banale d'un Pie X, M. Albert Mille essaiera de rendre la physionomie sagace et avisée de M. Jules Claretie, et de M. de Frick, l'inspiration qui hante les rêveries du poète parnassien Albert Mérat, lequel, depuis peu, comble nos musées parisiens de présents généreux.

On passera très rapidement sur le Léopold équestre de M. Abry, sur le portrait du breton Le Braz, par M. Fougerat. Le *Paul Bertnay* de M. Lumière bénéficiera d'un regard, la *Jeune fille au coffret*, de M. Lévy, d'un aimable sourire, et cette avalanche où l'esprit n'est point de jeu, sauf en le *Docteur Grimbert*, de Grün, aura bientôt lassé. Car vraiment ils sont trop, les gens qui se veulent perpétuer par la magie du pinceau et des couleurs.

Jadis la peinture d'un Simon Vouet ou d'un Poussin, d'un Drouais ou d'un Watteau ne constituait guère que le régal, le dessert intellectuel d'une élite priviligiée.

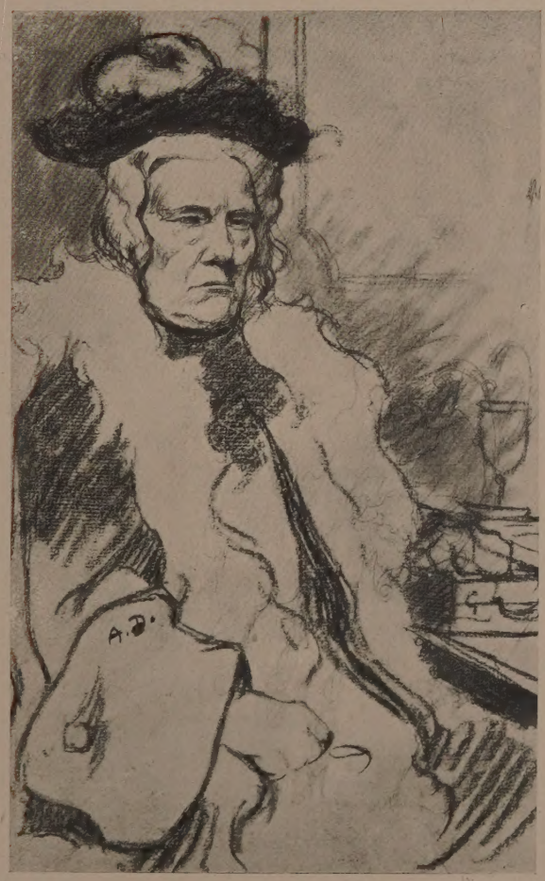
De nos jours les envolées grandioses d'un Puvis de Chavannes ou d'un Roll, les portraits pas achevés et consciencieux d'un Dagnan ou d'un Besnard, s'offrent plus aisément à l'admiration publique, et chacun peut en leur présence venir s'imprégner de beauté, se pénétrer du sens harmonique, à défaut duquel il n'existe aucun art. Peut-être la proposition du nombre croissant des spectateurs conscients des œuvres qu'ils examinent n'est-elle pas encore équivalente à celle des artistes qui, d'année en année, se multiplient, sous les murs comme en dehors de l'École. Le snobisme, les préjugés, la mode et l'ignorance n'ont pas tout à fait capitulé. Et puis le concept de la beauté comportant en soi la notion du bon sens, semble rendre irrésoluble un tel postulatum, vaillamment posé par les préconisateurs de l'Art pour tous. Mais l'effort n'en demeure pas moins énorme, et s'il ne doit même avoir pour résultat que de contribuer à l'expansion objective des vrais talents, au risque de faire peser le voile de l'anonymat sur la majorité des autres, nous y devons sincèrement applaudir. S'il doit chasser de l'esprit populaire cette idée préconçue et souvent exprimée le dimanche, au Grand-Palais, par la multitude encore mal éduquée, à savoir qu'un tableau n'est vraiment passionnant que s'il évoque à l'esprit un personnage ou un site familier, c'est-à-dire souvent tout autre chose qu'une notation d'art, cela seul méritera de susciter nos encouragements.

D'ailleurs, si nombreuses que soient les fluctuations du goût qui tantôt favorise les coloris ardents de Delacroix, et tantôt les évocations mystiques ou païennes de tels maîtres du dessin depuis Ingres jusque à Bouguereau, en passant par le bitume de Courbet et les couchants artificiels de Millet, si multipliées que soient les écoles et les chapelles, l'art ne se contient-il pas tout entier dans ce dualisme éternel de l'idéal et de la réalité ? Cela est encore non moins évident quand on examine la peinture impressionniste, cette manière de vespertilion, c'est-à-dire d'oiseau de nuit qui tient du réalisme par l'excès de la couleur, et de l'idéalité par l'impression de rêve que le peintre s'efforce d'en dégager. Les œuvres qui se rattachent plus ou moins cette année à ce procédé trouvent encore une généreuse hospitalité dans le Salon aux destinées duquel préside l'éminent artiste Tony Robert-Fleury, dont l'*Anxiété* est pourtant bien éloignée du modernisme actuellement à l'ordre du jour.

Si donc les disciples de Monet et de Pissarro ont viré quelque peu du côté de la pleine couleur, ce n'est pas au parti-pris d'un jury qu'il convient d'attribuer ce mouvement, mais à la tendance naturelle des artistes qui, en se modifiant, subissent les lois de leur tempérament.

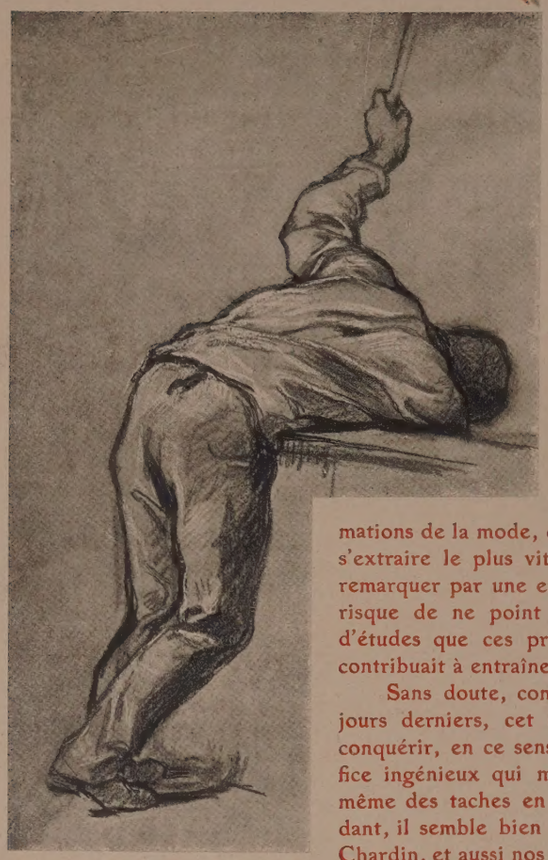
L'impressionnisme a cet avantage de développer en nous le sens de la nature et celui, non moins précieux, du naturel ; et si l'analyse poussée à l'excès nous donne souvent des sensations de décomposition déconcertante de la lumière et de la couleur, insensiblement nous verrons l'artiste se rendre à la vérité, à l'exactitude des tons.

Lorsque Pissarro, Sisley et Besnard nous ont montré des paysages ou des portraits en lesquels le violacé ou le gris dominait et surprenait notre rétine, ils passaient, aux yeux de bien des gens, pour les victimes d'une infirmité visuelle ne leur laissant voir que sous une monochromie lassante les aspects qu'ils peignaient. Mais ces peintres, comme aussi Henri Martin et Humbert, choisissaient leurs sujets en des régions où le bleu tranchait avec la blancheur des maisons, ou se fondait soit avec les ors empourprés des soleils couchants, soit avec les roses naissantes des aurores et ils obtenaient ces jolies teintes que



Dessin de M. A. DEVAMBEZ, pour son tableau *Les Incompris*.

Clichés de la Revue Théâtrale.



Croquis de M. THIRION.

chacun de nous a pu vérifier, à l'heure matinale où les jardins s'estompent en des lointains violacés à la manière de Watteau, à la minute méditative du soir qui couvre l'horizon et donne aux rives de nos fleuves ces tons de mélancolie qui font les beaux décors, et qu'interprétèrent si poétiquement certains d'entre nos maîtres.

Naturellement, la mode, cette incorrigible piaffeuse, qui suscita l'imitation des synthèses de Manet, des paysages de Corot et des paysages de Millet, comme aussi les pastiches parfois heureux de Puvis, de Henner et même de Bouguereau, devait par ses brusques et fréquentes oppositions, tenter vers le snobisme du violet toute une pléiade de jeunes artistes. Il y avait là comme une vague tendance au retour vers le genre primitif, et un besoin de répandre de l'harmonie sur de la ligne, préalablement à la couleur, devenue préoccupation secondaire.

Portrait de *M^lle W..., du Conservatoire*, par M. G.-A. GRAU.

Or, la rapidité des transformations de la mode, et aussi un peu ce désir impatient de s'extraire le plus vite possible de la masse, de se faire remarquer par une exagération de procédés apparents, au risque de ne point masquer leur pauvreté, la pénurie d'études que ces procédés laissaient transparaître, tout contribuait à entraîner bientôt un effet réactif.

Sans doute, comme le disait un critique influent ces jours derniers, cet avantage du coloris paraît-il aisé à conquérir, en ce sens qu'il se doit le plus souvent à l'artifice ingénieux qui masque avec des sauces épaisses, et même des taches en relief, l'absence de dessin. Cependant, il semble bien que si coloristes qu'aient été Rubens, Chardin, et aussi nos paysagistes de plein air au XIX^e siècle, les Bertin, les Troyon et les Corot, Courbet lui-même, ils savaient dessiner, ils possédaient le sens exact de l'anatomie et des contours quand ils plantaient leurs personnages, et celui des perspectives de lignes ou de couleurs lorsqu'ils jugeaient le paysage ou le genre. Considérez une main telle que l'a détaillée Chardin dans le portrait de sa seconde femme, actuellement dans une des salles de l'Hôtel Sévigné, et dites si ce coloriste négligeait le détail.

Somme toute, en ce présent Salon, le paysage nous suscitera d'élogieuses réflexions devant les tableaux de Guillemet, Courtelin, Diéterle, Vayson, Aston Knight, Tenré, Eug. Bourgeois et Delestre, des aspects riches en couleurs de Gagliardini et de Nozal, excès de Bretagne et de coins de Venise, avec Fanty Lescure, Lamy, Steck, Duvent, Nanny Adam et Wagrez, marines de Petitjean, de Ravanne et de Hanicotte. Les *Mineurs*, de Jean-Paul Laurens, un moment dégagés de ce grand panneau décoratif, décèlent la poésie des visions grandioses ; les nus restent charnus, avec Zier, La Lyre et M^lle Dufau ; la peinture allégorique et décorative nous suscite les machines officielles de Tattegrain, Buffet, Lhoste et Bergès, si éloignés des *Trois Ages* du peintre poète Henri Martin. Enfin, le militaire prend sa revanche avec Hoffbauer, Lalauze, Boutigny et Perboyre. Mais depuis MM. Wéry et Adler, nous attendons en vain des Benjamins dignes de notre enthousiasme et ce Salon ne nous laissera qu'une impression décevante au titre imaginatif. Le libéralisme du jury n'aura pas produit les effets qu'on en pouvait espérer. Ce n'est pas une raison pour le décourager ; l'avenir récompensera peut-être cette bonne intention.

ALCANTER DE BRAHM.

Place de l'Opéra, par M. VICTOR GILBERT.

Clichés de la Revue Théâtrale.

Croquis de M. VICTOR GILBERT pour son tableau *Place de l'Opéra*.

Mlle HATTO, de l'Opéra,
Par Mlle Clémentine FIÉRARD.

Vénus et Tannhauser, par M. Laurence KOE

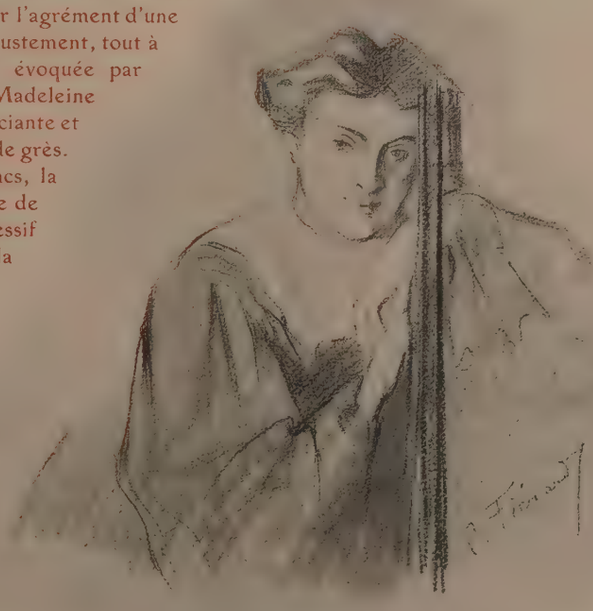
LA PEINTURE

Si l'inutilité radicale de philosopher et de tirer des plans esthétiques, révérence parler, apparaissait en pleine évidence au Salon de la Nationale, il semblera encore plus superflu et même tout à fait puéril de s'élever aux considérations générales à propos du Salon des Artistes français. Jamais les envois n'ont été si abondants et jamais leur moyenne n'a indiqué un métiérisme plus savant; jamais on n'a dépensé plus de talent à peindre des imageries plus variées. Par contre, la direction manque, l'unité artistique est absente, et le critique s'essoufflerait vainement au pourchas d'une doctrine nettement affermie.

Notre tâche professionnelle est d'ailleurs assez absorbante, qui consiste à opérer un triage visuel dans l'amas des compositions prétentieuses ou vaines. Celles-ci, il faut le reconnaître, sont en quantité abusive. Le hors-concours foisonne, l'amateur encombre, l'accepté par complaisance sévit sur toutes les cimaises; mais n'en tirons pas des conclusions pessimistes. L'Ecole française a le tort de ne pas serrer les rangs; elle constitue cependant un ensemble de talents dont l'éclat peut sembler amorti à nos yeux distraits ou fatigués, mais continue à rayonner au dehors. A défaut de cette unité doctrinale dont je parlais tout à l'heure et que nos grandes manifestations esthétiques annuelles ont perdue depuis longtemps, le Salon de 1904 accuse un effort méritoire pour échapper aux formules d'atelier, pour répudier les cuisines et les « sauces », pour modeler dans la lumière. Ces tendances ont produit une certaine quantité d'œuvres dignes d'estime — et quelques-unes d'admiration — dans tous les genres d'envois, et je constate avec plaisir que notre rubrique des compositions se rapportant au Théâtre n'est pas la moins bien pourvue.

Il s'y rattache même, directement, des morceaux de tout premier ordre. Nous les retrouverons pour la plupart en passant la revue des séries; mais commençons par nous offrir l'agrément d'une école buissonnière et vagabondons au hasard des heureuses rencontres. Voici justement, tout à fait engageante et captivante, la délicieuse cantatrice de l'Opéra, *Mlle Soyer*, évoquée par M. Edouard Cabane, dans son rôle de *Rigoletto*. C'est la sœur de Saltabadil, la Madeleine de la partition de Verdi, la Maguelonne de *Le Roi s'amuse*, la fille d'amour insouciante et folle, l'Hébé de taverne qui mêle des philtres d'amour à la piquette des cruches de grès. Le costume de Zingara, le corsage de velours, l'écharpe nouée sur les flancs, la pénombre de la masure enfumée, où des gobelets d'étain traînent sur la table de chêne, mettent en pleine valeur la beauté opulente de Mlle Soyer, le relief expressif de la physionomie souriante et railleuse, l'éclat métallique de la chevelure, la grâce savoureuse des lèvres en fleur. Excellent portrait de théâtre qui nous rend l'ambiance scénique en se doublant d'une étude approfondie du modèle et fait paraître la femme sous l'artiste. L'exécution est énergique, sans lourdeur; la composition fortement équilibrée avec un rayon de spirituelle gaîté qui se joue à la surface.

Encore une œuvre particulièrement attrayante, dans un style tout différent, et un portrait de cantatrice de notre Académie de musique : *Mlle Hatto*, par Mlle Clémentine Fiérard. L'excellente artiste ne nous est montrée dans aucun des rôles où elle fut si chaleureusement applaudie par le public de l'Opéra Garnier; le peintre l'a

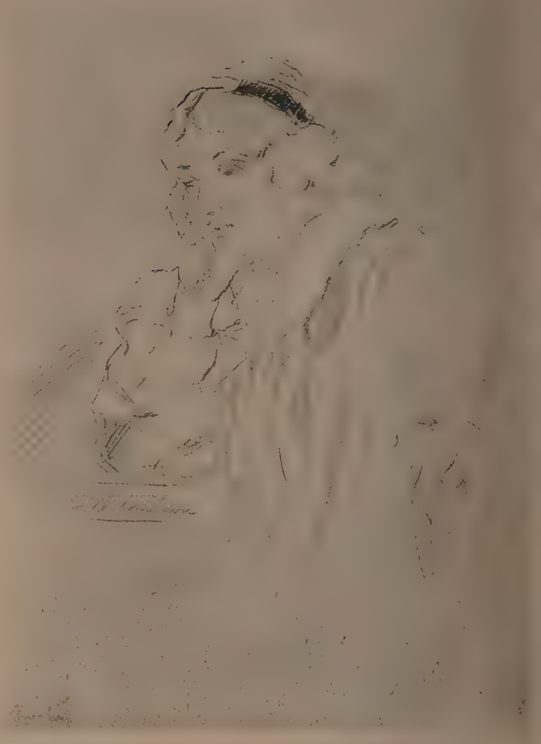


Cliches Revue Théâtrale.

Dessin de Mlle Clémentine FIÉRARD,
pour son portrait de *Mlle Jane Hatto, de l'Opéra*.

représentée dans son appartement, parmi ses entours familiers, en robe sombre qu'égaye à peine la transparence d'une guimpe. La physionomie, poétique et pensive, d'un rendu très fin, est la note lumineuse du tableau. M^lle^ Fiérard en a tiré le meilleur parti, ainsi que de la ligne souple du corps et de la molle retombée des étoffes. Au demeurant, très bon portrait psychologique, d'une observation délicate et d'une rare habileté d'expression dans son parti pris de tonalités discrètes. Et c'est également comme étude stylisée, d'un très curieux et personnel accent, que vaut le beau portrait de *M^lle^ Eléonore Blanc*, par feue Jeanne Favier. Le front se dessine, le regard s'approfondit, la physionomie prend tout son intérêt moral, toute son intensité sous les bandeaux bruns auxquels répondent les luisants, harmonieusement fondus, de l'étoffe sombre du corsage : le masque tragique de l'éminente virtuose vocale a la valeur d'une effigie définitive ; c'est le portrait d'un talent et d'une âme en même temps que la ressemblance d'un modèle.

Quant à la grande toile de M. Clément Brun, où *M^lle^ Mario Darcy*, du Théâtre de l'Athénée, apparaît debout, en robe d'un jaune éteint qu'avivent des nœuds de rubans, les épaules découvertes, les bras d'un dessin superbe soulignés par la caresse enveloppante d'un boa de plumes, c'est à la fois une étude intimiste et une composition d'apparat : combinaison originale et d'ailleurs tout à fait réussie. Dans ce salon esthétiquement meublé, la séduisante pensionnaire de M. Abel Deval ne joue pas d'autre rôle que celui de maîtresse de maison. Mais, à la grâce du sourire, à la physionomie qui s'anime et s'éclaire d'un rayonnement intérieur, à la flexion du corps, très habilement indiquée sous la draperie de mousseline, on la devine prête à entrer en scène. Ici encore le peintre témoigne une remarquable intelligence du sujet, ainsi qu'un heureux effort pour nous donner l'effet d'ensemble au lieu d'un thème au déploiement de banales élégances.



Croquis de M. Walter MAC EWEN, pour son tableau *Adagio*.

Une Débutante
par M. Walter MAC EWEN.

Avec M. Albert Charpentier, dont la *Mort de Matho* est une de ces œuvres maîtresses du Salon de 1904, que la plus élémentaire justice doit faire placer hors série, nous revenons à la composition moitié historique, moitié théâtrale — et d'abord romanesque. C'est le commentaire pictural de la page célèbre où Gustave Flaubert montre Salammbô debout sur la terrasse du Temple. Salammbô resplendissante, le génie même de Carthage, « son âme corporifiée », est brusquement hypnotisée par le fantôme encore vivant, le spectre hideux et terrible du supplicié, sur lequel vient de s'acharner tout un peuple à coups de pierres, de piques et de barres de fer rougies au feu.

« Un silence s'était fait dans son âme, un de ces abîmes où le monde entier disparaît sous la pression d'une pensée unique, d'un souvenir, d'un regard. Cet homme qui marchait vers elle l'attirait. Il n'avait plus, sauf les yeux, d'apparence humaine, c'était une longue forme, complètement rouge ; ses liens rompus pendaient le long de ses cuisses, mais on ne les distinguait pas des tendons de ses poignets tout dénudés ; sa bouche restait grande ouverte ; de ses orbites sortaient des flammes qui avaient l'air de monter jusqu'à ses cheveux, et le misérable marchait toujours !

« Il arriva juste au pied de la terrasse. Salammbô était penchée sur la balustrade ; ces effroyables prunelles la contemplaient, et la conscience lui surgit de ce qu'il avait souffert pour elle... A ce moment-là, Matho eut un grand tressaillement ; elle allait crier. Il s'abattit à la renverse et ne bougea plus. »

M. Albert Charpentier a reproduit avec une adroite fidélité les principaux détails de mise en scène indiqués par Gustave Flaubert. Son décor est panoramique ; au premier plan le temple de Khamon, ses étagements successifs et les tables où vont s'asseoir les Prêtres, les Anciens et les Riches pour célébrer les réjouissances nationales des noces de Narr' Havas et de Salammbô, la vengeresse de Tanit ; au fond, derrière l'escarpement déchiqueté des terrains et des murailles, la mer bleue sur laquelle le soleil s'abaisse lentement. Dans ce cirque immense, un prodigieux grouillement, femmes, enfants, marchands en habits de fête, soldats, esclaves aux costumes bariolés, une foule triomphante et hurlante faisant expier au dernier des barbares ses désastres, ses terreurs et ses opprobres. C'est bien la furieuse poussée de la meute qui a flairé le sang, « Carthage convulsée dans le spasme d'une joie titanique et d'un espoir sans bornes, depuis le golfe jusqu'à la lagune et de l'isthme jusqu'au phare ». La composition est centrée par Salammbô qui s'avance le corps frémissant, le regard égaré, avec une raideur hypnotique de somnambule et Matho, dont un suprême élan passionnel jette en avant le corps supplicié. Un pathétique sobre mais puissant se dégage de la scène et les proses romantiquement réalistes de Flaubert ont enfin trouvé une illustration digne du texte.

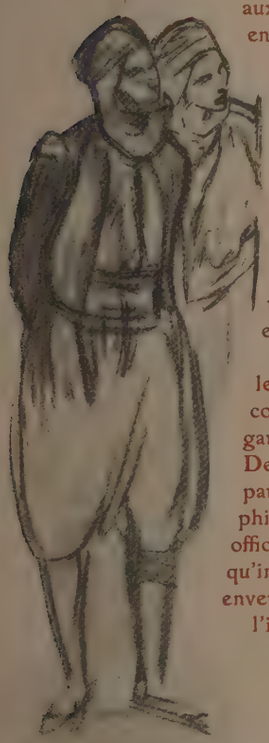
Adagio, par M. Walter MAC EWEN.

Clichés Revue Théâtrale

La Danse du Feu. (Secte des Aïssaouas), par M. Octave GUILLONNET.

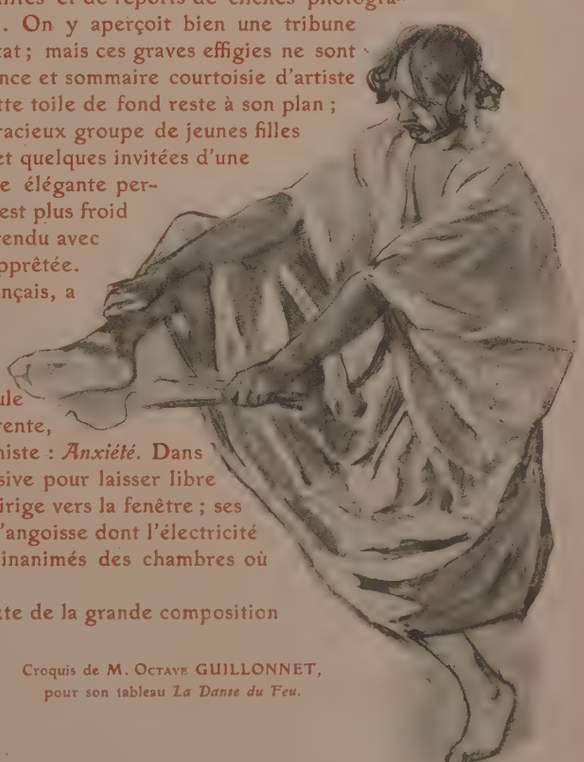
M. Antonin Mercié a réalisé pour son compte personnel le tour de force de l'ubiquité ; il figure à la fois dans la nef du Grand-Palais avec le monument d'Alfred de Musset, qui est un des « clous » de la statuaire, et au premier étage avec deux envois : *Midinette* et le *Repos de Diane*. Il ne m'appartient de parler que de ses infidélités à l'ébauchoir : elles sont délicieuses. Rien de plus amusant et de plus réussi que ce trottin faubourien, à la blonde chevelure envolée sous un grand chapeau noir, garni de fournitures au rabais, au ruban bleu ceinturant la taille encore fine, au carton crânement porté sur la hanche. C'est la Florise d'Adolphe Brisson, graine aventureuse d'honnête ouvrière ou de future entôleuse, l'élève du Conservatoire de Mimi Pinson ou la gigolette en herbe. M. Antonin Mercié, sans risquer de pronostic, en a fait une exquise gamine, infiniment Parisienne, je veux dire essentiellement Montmartroise, inoubliable dans son charme de vignette agrandie. Quant à Diane, elle repose sur l'herbe, au milieu d'un paysage à la Henner, teinté de crépuscule, mais qu'éclaire le reflet de sa carnation nacrée.

M. André Devambez est également au nombre des artistes dont le talent échappe à tout classement normal par l'imprévu comme par la variété de ses manifestations. Au point de vue de la saveur pittoresque, rien de plus apparenté et cependant de moins appareillé que ses deux envois : *Les Incompris* et *...Je suis Jean Valjean*. Le premier tableau est une virulente fantaisie balzacienne, réunion de types à la Daumier, dans une arrière-salle de brasserie, devant la table de marbre poisseux où s'alignent les soucoupes. Parmi ces incompris, une incomprise, reste de belle femme aux traits ravagés, à la physionomie extatique : lamentable en-allée au pays des chimères. Sur les voisins du sexe mâle, hirsutes, barbus, gesticulant avec des gestes de pantins disloqués, sévissent les formes aiguës de la neurasthénie : folie des grandeurs et délire de la persécution, prodrômes de la paralysie générale. Le groupe est macabre et d'une observation très intense, sans caricature ni surcharge.



L'autre composition nous fait rentrer dans le domaine de la mise en scène théâtrale. M. Devambez y évoque le chapitre ou plutôt le tableau des *Misérables*, où le respectable M. Madeleine, qui porte encore sa redingote cossue de bourgeois honoré, se présente devant le jury des assises et s'accuse d'être Jean Valjean, gibier de bagne, cheval de retour. La plantation du décor est originale ; le prétoire semble s'agrandir sous la poussée du plafond, qu'on sent peser, enfumé et bas, sur cette morne réunion de magistrats routiniers, de jurés ahuris et de policiers flairant une fausse piste. Signalons encore la lumière rougeoyante et diffuse, la tache vigoureuse des casaques de forçats et bien d'autres détails dont le savant réalisme se fond dans un ensemble dramatique du plus saisissant effet.

Le Salon des Artistes français offre une caractérisque spéciale : il est doublement officiel, étant protocolaire ; les tableaux où figure le haut personnel politique et parlementaire y sont en tel nombre qu'ils suffiraient à composer une petite galerie. M. Tattegrain, M. Arus, M. Scott ont reçu la commande d'œuvres destinées à garnir le grand dépotoir versaillais et qui doivent commémorer, pour nos petits-neveux, les solennités révolues. De tous ces envois sur qui plane le morne ennui des « grandes journées », un seul intéresse notre rubrique, et, par un heureux hasard, c'est le plus vivant, le moins encombré de banalités et de reports de clichés photographiques. Je veux parler du *Centenaire de Victor Hugo*, par M. Chartran. On y aperçoit bien une tribune officielle dressée sous la voûte du Panthéon et des profils d'hommes d'Etat ; mais ces graves effigies ne sont qu'indiquées du trait le plus discret, en quelque sorte par acquit de conscience et sommaire courtoisie d'artiste envers les représentants de « la princesse » qui commande et qui paie. Cette toile de fond reste à son plan ; l'intérêt se porte sur les personnages épisodiques et anonymes ; le très gracieux groupe de jeunes filles qui déposent des gerbes de fleurs au pied du buste du Grand Aïeul et quelques invitées d'une gentillesse toute parisienne, vues de trois quarts, notamment une élégante personne emmitouflée de fourrures — le rez-de-chaussée de Soufflot est plus froid que les garçonnières du quartier Marbeuf — et dont le peintre a rendu avec souplesse l'attitude empreinte de la simplicité la plus savamment apprêtée.



Croquis de M. Octave GUILLONNET, pour son tableau *La Danse du Feu.*

M. Tony Robert-Fleury, le dévoué président des Artistes français, a sans doute dédaigné la manne officielle qui lui revenait de droit comme doyen de l'école académique. Les fracs, les chapeaux à haute forme, les grands cordons, les épaulettes, les toques galonnées d'or et d'argent ne l'ont pas attiré ; il leur a préféré un humble modèle, une midinette grave qu'il intitule *L'Ouvrière* et qui est un excellent morceau de peinture ; plus l'illustration point indifférente, — émue, émouvante, d'un chapitre de roman passionnel ou d'un tableau de drame intimiste : *Anxiété*. Dans une pièce luxueusement meublée, une jeune femme, de celles dont la vie est assez oisive pour laisser libre carrière aux émois psychologiques, est penchée, inquiète et nerveuse. Son regard se dirige vers la fenêtre ; ses mains se crispent ; toute sa personne, élégante et fine, se débat dans cette atmosphère d'angoisse dont l'électricité latente pénètre peu à peu et pour ainsi dire agite douloureusement jusqu'aux objets inanimés des chambres où l'on attend, où l'on souffre, où l'on désespère.

Vénus et Tannhauser, de M. Laurence Koe, un exposant anglais, ouvre la série mixte de la grande composition

Clichés de la Revue Théâtrale.

Croquis de M. Octave GUILLONNET, pour son tableau *La Danse du Feu.*

Rêverie musicale, par M. J.-G. JACQUET.

allégorique et des études de nu. Le tableau est vaste et bien ordonné, dans le pur sentiment wagnérien. La déesse, étendue sur un lit de gazon et de roses, s'allonge d'un souple mouvement, et ses bras attirent le guerrier vers la couche fleurie. Il résiste à la tentation en se réfugiant dans la prière ; le regard extatique perdu au fond du ciel, les mains nerveusement croisées sur la garde du glaive, les genoux enfoncés dans l'herbe que creuse le poids de l'armure. Très beau morceau de peinture, dont la saveur mystique s'allie à de rares qualités de style et qui comptera parmi les meilleures illustrations du maître de Bayreuth.

Croquis de M. BERTOLETTI, pour l'*Enfant prodigue*.

La légende de Cendrillon a heureusement inspiré M. Sézille des Essarts. Il nous montre le réveil de l'héroïne de Perrault dans la soupente où l'a reléguée sa marâtre. Le corps juvénile, aux carnations délicates, se dresse, gracile et nu, sur le petit lit étroit ; d'un geste de surprise ingénue, Cendrillon essaye la pantoufle de vair — et non de verre comme l'ont imprimé tant de copistes ignares — la petite pantoufle dépareillée, dernière épave du rêve naufragé dans la fuite à travers les ténèbres. Commentaire d'une extrême joliesse et gracieuse académie. La *Cendrillon* de M. Marcel Rieder n'est pas d'une moindre valeur dans son interprétation plus sévère du vieux conte indéfiniment rajeunissable. Le peintre évoque non la filleule de la bonne fée revenue d'une première école buissonnière au pays des chimères, mais l'humble servante de ses demi-sœurs, la petite souillon ravalée aux travaux de la cuisine. On ne saurait serrer le texte de plus près, et M. Rieder a fait tenir dans ce cadre modeste de remarquables qualités d'exécution. A signaler une troisième *Cendrillon*, de M. David. S'il y en a d'autres dans les galeries du Salon officiel, apparemment elles sont déguisées et je m'excuse de n'avoir pas reconnu ces petites princesses sous leurs guenilles de laveuses de vaisselle.

Par exemple, un modèle qui ne se déguise pas, c'est la *Cigale* de M. Edouard Bisson, portée ou pour mieux dire perchée sur un tronc d'arbre dans un paysage où la neige vient de tomber à gros flocons. Elle a le costume de l'emploi au grand complet; coiffure et robe de gitane, oripeaux en loques, mandoline sur le dos. Il est regrettable que M. Bisson ait craint de faner les roses de son teint et d'altérer sa physionomie de ballerine souriant au public. Elle est trop fraîche, trop grasse, trop appétissante pour symboliser les rudes pénitences, les danses devant le buffet de la bohème à l'arrière-saison. La *Mimi Pinson* de M. Lard a plus d'excuses — sans compter le jeu de mot facile que suggère le nom de son peintre — pour être grassouillette et même dodue (avec les tons pastellisés d'un simili Carrier-Belleuse). Son nom éveille des idées de jeunesse florissante dans un décor de guinguette où l'on fait des ripailles de gibelottes arrosées de vin clairet.

Il suffira de noter au passage quelques compositions aussi théâtrales comme arrangement que comme sujet : la *Toilette d'Hélène*, de M. Maillart, qui sous-Léopold Robertise ; le *Rêve d'harmonie*, de M. Priou, qui perpétue l'école d'Hamon ; le *Réveil de Psyché*, de M. Seignac, qui Bouguereautise avec un étonnant tour de main ; les soldats de Renaud assaillis dans les jardins d'Armide par des tentatrices très en formes, grande vignette de M. Coessin de la Fosse ; les *Sirènes* adipeuses de MM. Cot, La Lyre et Lavergne ; *Les Nuits* (et les ennuis cotoyés par quelques visions souriantes), de M. de Chabannes La Palice ; l'*Aphrodite*, de M. Gorguet, venant visiter Eros dans une garçonnière céleste si délicieusement meublée, ah ! ma chère ! que la Claudine de Willy y recevrait sa Rézy ; la *Sorcière*, que M. Lecomte de Nouy a eu l'idée bizarre de ramasser sur elle-même comme l'embryon recroquevillé dans le sein de la mère ; la fringante *Bacchanale*, de M. Cormon ; la *Mousse de Champagne*, de M. Wagrez, motif de ballet féerique ; l'*Effroi*, de M. Gervais, nymphes et centaures fuyant devant les feux rouges d'une automobile, donnée de féerie symbolique.

Après les déshabilleurs, les costumiers. Ils sont en nombre. Parmi eux plusieurs artistes de grande race, et tout d'abord M^lle^ Juana Romani, dont la *Desdémona* est une œuvre rare, un tableau de musée. La « blanche brebis » shakespearienne appareillée au noir bélier maure est représentée ici par une jeune femme d'aspect très caractéristique, aux yeux assez doux, au menton volontaire. Avec son habituelle richesse de palette, M^lle^ Juana Romani a composé d'une matière toute savoureuse les chairs de la Desdémone et toute précieuse le brocard de son corsage. La *Salomé*, de M. Louis Châlon, d'une vitalité si ardente sous les ondes déroulées de sa chevelure, est encore une étude de grand aspect décoratif et d'un beau caractère lyrico-dramatique. Les *Petites Patriciennes*, de M. Vasari, apprenant à danser, ont un public chaque jour renouvelé.

Croquis de M. BERTOLETTI, pour son tableau l'*Enfant prodigue*.

Clichés de la Revue Théâtrale.

Salomé, par M. Louis CHALON.

Cl. Revue Théâtrale.

Dessin de M. Louis CHALON,
Pour son tableau *Salomé*.

Croquis de Mlle J. JOLY, pour son tableau *Symphonie*.

C'est un des quatre ou cinq tableaux du Salon des Artistes français dont la clientèle reste la plus foisonnante. Le peintre, rajeunissant, assouplissant la manière d'Alma Tadéma, a groupé avec bien de la grâce et d'heureuses trouvailles de détail ses babys historiques et leurs matrones de mamans dans un charmant décor d'atrium.

Mme Achille Fould campe dans un ruissellement de lumière électrique, devant une rampe invisible, sa *Madame Satan*, superbe et rousse encore plus que roussie, d'une beauté opulente. Et voici tout près une figurante de pièce à grand spectacle : l'*Orgueil*, de M. Richter, une Junon en robe de satin au seuil d'un palais oriental. Le *Pierrot artiste*, de M. Ballet, esquisse sur une grande toile le délicat profil d'une Colombine qui semble bien à la réplique. M. Thirion, s'inspirant de Delacroix au point de parfois souligner les remembrances, promène Dante et Virgile aux enfers ; M. Schiff asseoit Jocelyn au chevet du lit de mort de Laurence... Que de toréadors ! M. Bridgmann nous montre les *Cabaleros en plaza* ; M. Zo les poste, *Attendant l'heure*, à l'ombre des murailles du cirque ; M. Choquet, *Bravo ! toro*, procure à l'une des victimes de ces distractions populaires le stérile plaisir d'éventrer un cheval de picador acculé à la barrière en planches, et Mme Dubroca a réellement vu dans la lumière jaunâtre d'une chapelle son *Toréador en prière* devant la madone. M. Walter Mac-Even, un exposant d'origine américaine, formé à l'école de MM. Cormon et Tony Robert-Fleury, mérite d'être mentionné en tête des artistes qui joignent aux préoccupations pittoresques et décoratives un sens particulièrement subtil de l'émotivité artistique. Son *Adagio* est bien près d'être un petit chef-d'œuvre. La scène se passe dans un intérieur Louis XIII, sobrement meublé et que baigne une lumière pâle, filtrée par d'invisibles verrières. Dans le fond, un virtuose en pourpoint vert joue du violoncelle ; au premier plan, une femme au corsage rouge bordé d'hermine, au bonnet à trois corps posé sur une épaisse chevelure, écoute avec une intensité d'attention du plus délicat rendu. On la devine, ou pour mieux dire on la sent, tant la peinture est expressive, pénétrée, envahie par le charme enveloppeur de l'adagio. Tableau de galerie et plus tard numéro de musée. Du même artiste, une aimable fantaisie intitulée : *Une Débutante*. Début mondain : l'ingénue de quinze ans qui fait la révérence au seuil du salon Louis XV où elle va danser sa première gavotte.

Yseult, pastel de Mlle Marie MOUCHEL.

Encore un émotif, mais avec des intentions plus soulignées, un modelé si ressenti qu'il en devient presque sculptural, M. Edgar Maxence, l'auteur de *Chant du Soir*. Dans un paysage d'enluminure de missel, une jeune femme en costume médiéval chante en s'accompagnant, au crépuscule. La figure, d'un âpre relief, semble empruntée à l'album de

Symphonie, tableau de Mlle Jmane JOLY.

Clichés Revue Théâtrale.

M. Agache, et l'exécution des accessoires est poussée si loin qu'elle rappelle l'exactitude méticuleuse de M. Blaise Desgoffes en ses trompe-l'œil de chatoyantes orfèvreries. Cette surcharge de détails ne va pas sans nuire à l'effet d'ensemble, et le talent si personnel de M. Maxence gagnerait à se formuler plus simplement. Sous cette réserve il faut louer aussi le délicat feuillet de légende non pas dorée mais liberty (les étoffes aux tons mourants, pour esthètes des deux sexes, y jouent un rôle important), *Vers l'Idéal*, qui est le second envoi de l'artiste. On y voit un jeune chevalier et une demoiselle aux riches atours se diriger vers la ville de rêve que précède un bois de citronniers, le regard fixe, les bras levés, tout l'être aimanté par le fugace et captivant mirage.

M. Vincente de Paredes ne s'attarde pas à ces recherches d'attitudes rares et de précieux oripeaux. L'émotion qu'il ressent s'exprime, ou plutôt s'exhale, avec une fougue qui exclut les menues habiletés. Son *Haydn*, un des plus remarquables envois du Salon officiel, est singulièrement impressionnant et vivant, sans que l'auteur ait songé un instant à nous séduire par l'éclat des costumes dix-huitième siècle. Il a maintenu au contraire sa coloration générale dans une tonalité presque neutre de jaunes discrets et de roses éteints qui ne détournent pas l'attention du spectateur. Ce qui domine l'ensemble, c'est la fièvre d'exécution de Haydn penché sur le clavier. Cette fervente virtuosité remplit toute la toile et une émotion contagieuse gagne les groupes de dilettantes que le peintre a disposés ou plutôt esquissés autour du chantre des *Saisons* en des poses d'un parfait naturel.

Quelques pages de Musset, de M. Barbut-Davray, sont une évocation intimiste qui se recommande par de rares qualités de couleur et de sentiment. La scène se passe dans un intérieur, à la nuit. Le reflet d'une lampe éclaire de jeunes femmes en costumes du commencement du second Empire et longues « anglaises » tombant de chaque côté de la figure, comme dans les lithographies de Winterhalter ; les hommes portent la redingote à col haut, serrée à la taille ; debout devant la cheminée, le lecteur récite les strophes harmonieuses du poète de la jeunesse et de l'amour :

Dessin de M. Maurice LARD pour son tableau *Mimi Pinson*.

> Tu m'appelles « ta vie », appelle-moi « ton âme »,
> Car l'âme est immortelle et la vie est un jour.

Ses compagnons écoutent dans cette attitude spéciale aux rêveries crépusculaires, où l'émotion s'avive d'une pointe d'angoisse.

L'œuvre est fine, distinguée et sincère.

A classer dans la même série l'intéressante étude de femme que M. Spiridon intitule : *Méditation sur Dante*.

La lectrice est assise dans un fauteuil, près d'une fenêtre ; elle rêve, presque douloureusement, hypnotisée par les visions tragiques de la *Divine Comédie*.

Il est fâcheux qu'un parti-pris de blancheurs crayeuses empâte et alourdisse cette figure bien venue.

En revanche, rien de plus harmonieux dans sa coloration discrète et son habile arrangement que la nature-morte de M^me^ Jenny Villebesseyx : *Pensées en musique*.

Des fleurs négligemment nouées, un cahier de musique aux feuillets entr'ouverts, un écritoire et sa plume ; — la joliesse et la grâce d'un petit Chardin.

M^lle^ Joly donne le titre suggestif de *Symphonie* à une figure de jeune femme, si finement peinte qu'elle semble pastellisée et dont la carnation tendre, le corsage à guimpe délicatement ouvragée et à épaulettes d'un mauve violacé, s'harmonisent avec le bouquet de fleurs sur lequel se penche le sourire mystérieux du modèle.

Composition de M. Louis de SCHRYVER
pour son portrait de *M^me^ J.... du Théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg*.

N'entends pas... toute à Rosland, par M. U.-M. SAMARAN.

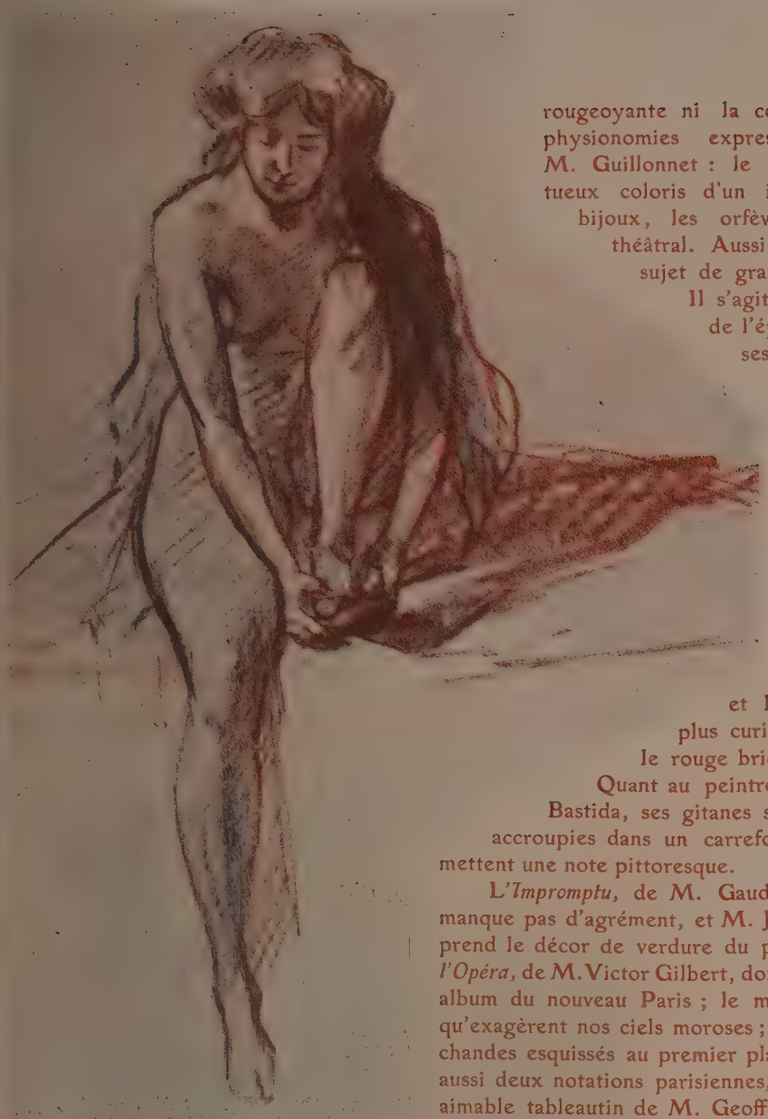
La *Rêverie musicale*, de M. Jacquet nous ramène au dix-huitième siècle. Là aussi, on dirait un pastel, mais dans le grand style de Latour : l'étude de jeune fille en robe de brocard à ramages, à chevelure brune piquée d'un nœud de rubans, qui joue de la mandoline, assise sur une chaise et la figure tournée vers le spectateur, est un beau morceau de peinture du plus ferme et du plus sédissans caractère bien spécial. *doliniste*, de Mme Lumsdon, Georges Decote, qui racle du *Le Vieux Musicien*, de M. fort encombrée et qui a re- violoncelle dans une chambre cice, un costume d'alchimiste, vêtu, pour se livrer à cet exerque pour un essai de virtuosité ne saurait également passer M. Denet, rentre dans une picturale. Le *Violoneux*, de trations pour un recueil de autre série, celle des illuscienne France », comme en « mœurs et coutumes de l'and'art. C'est un ménétrier, il a publiaient jadis les librairies d'une noce rurale. Les dan- revêtu son costume de meneur féré des fabricants de petits seuses restent l'objectif prépseudo-tanagras, dans l'un et bronzes ou des modeleurs de l'autre Salon. Par contre, elles n'inspirent guère les peintres. C'est que le statuaire peut tirer parti des lignes harmonieusement balancées, des souples et sveltes arabesques que dessine un groupe de ballerines ; d'ailleurs, on tourne autour des figures en relief et les détails ingrats se fondent dans l'ensemble. En peinture, le mouvement s'im- mobilise et rien ne vient corriger la disgrâce des muscles trop tendus, des chevilles saillantes, des pieds serrés et déformés dans les chaussons de danse. M. Mesplès, à qui cette donnée est familière, en connaît si bien le danger que ses *Feux rouges* ne sont pas une étude de danseuses au repos mais une véritable spirale de petits sujets de l'Opéra, en maillot et tutu, tourbillonnant, tournoyant dans le reflet incendiaire des lampes électriques. Curieuse vignette, d'un éclat de verres de lanterne magique. M. Lucien Berthault, l'auteur d'*Avant la leçon*, a voulu au contraire aborder de front la difficulté : ses ballerines attendant l'arrivée de M. Hansen ou de Mme Dominique causent et baguenaudent, sans dissimuler aucune des déformations physiques imposées par le métier aux pratiquantes du jeté-battu. Il en résulte un tableau assez adroitement composé, bien dessiné, mais de coloration terne et d'aspect plutôt déplaisant.

M. Albert Matignon ne s'est pas contenté de peindre sous ce titre : *Premier Bal*, une gracieuse et légère figure de jeune femme nimbée par les mousselines flottantes et le capuchon de dentelles, aimable pastiche du dix-huitième siècle, qui sera vite popularisé par la gravure ; il s'affirme avec une belle vaillance coloriste ardent et même fougueux dans son second envoi : *La loge n° 5, bal de l'Opéra*, qui a le rare mérite de lutter sans trop de désavantage contre le jour cru de l'ancien salon d'honneur. Ni ménagement, ni tricherie dans le rendu de la lumière artificielle qui, aux soirs de redoutes masquées, jaillit de toutes les girandoles de l'Opéra-Garnier, s'éventaille en tombant du lustre, se diffuse par gerbes de rayons, remplit la salle d'une atmosphère dorée. Le rebord de la loge est garni de roses écarlates, de larges pavots, et les femmes qui déploient derrière cette guirlande fleurie la grâce provocante de leurs attitudes paraissent elles-mêmes de grandes fleurs superbement épanouies. Elles sont trois, habilement contrastées ; l'une est masquée ; l'autre se tient debout, face à la salle ; la troisième tourne le dos aux spectateurs et détache sur la draperie de velours la blondeur délicate d'une chevelure découvrant la nuque.

M. Guillonnet, autre fervent coloriste, rapporte d'Algérie une *Danse du feu chez les Aïssaouas*, triomphe de la difficulté vaincue ; les sectaires, moitié baladins, moitié martyrs, qui donnent le spectacle d'une si extraordinaire endurance, jonglent au milieu des flammes comme les damnés dans le lac de feu d'un cercle infernal ; mais le peintre n'a sacrifié à cet effet d'illumination

Haydn, par M. Vicente de PAREDES.

Clichés de la Revue Théâtrale.



Croquis de M. Sézille des ESSARTS, pour son tableau *Cendrillon*.

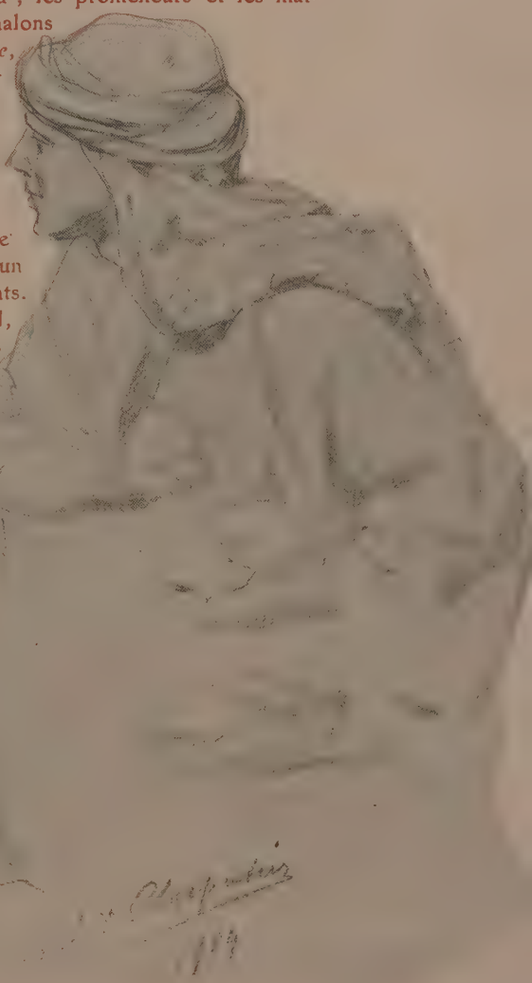
rougeoyante ni la composition, très adroitement équilibrée, ni le détail des physionomies expressives, hallucinées ou féroces. Le second tableau de M. Guillonnet : le *Présage*, sans projeter ces reflets d'incendie, a le somptueux coloris d'un intérieur mauresque en fête, où les riches étoffes, les bijoux, les orfèvreries, les cires ardentes concourent au même effet théâtral. Aussi bien, la donnée choisie par le peintre serait un excellent sujet de grand ballabile ou un tableau de féerie genre *Tour du Monde*. Il s'agit d'une coutume locale : la fiancée, conduite dans la maison de l'époux par le cortège nuptial, s'asseoit sur un divan et réunit ses mains en forme de coupe ; une suivante y verse de l'eau parfumée ; si le *novio* maure en laisse échapper une seule goutte, la femme échappera à la domination du maître ! Le sujet prête à la mise en scène. M. Guillonnet en a tiré un prestigieux parti décoratif.

Encore une flambée lumineuse, encore des visages dont les contours sont âprement dessinés et tous les détails mis en plein relief dans le *Feu de joie* de M. Pascal, qu'entoure une ronde de jeunes Bretonnes, aux jupes de drap lourd secouées par le tourbillon de la danse. M. Maurice Orange, *Danse de la Claymore*, peint au contraire en plein jour : son highlander, aux larges épaules, à l'uniforme constellé de décorations, qui danse le pas national sur deux épées en croix et les camarades qui font galerie (à noter un petit clairon du plus curieux rendu), sont groupés devant la porte d'un cabaret ; le rouge brique de leurs faces osseuses correspond au ton de la bâtisse. Quant au peintre madrilène Alcala-Galiano, un des élèves de M. Sorolla y Bastida, ses gitanes sont au repos ; elles causent, elles attendent la clientèle, accroupies dans un carrefour où les verts passés et les jaunes éteints de leurs châles mettent une note pittoresque.

L'*Impromptu*, de M. Gaudefroy, est une fantaisie humoristique dont l'exécution ne manque pas d'agrément, et M. Jules Monge a bien rendu l'aspect de cirque en plein vent que prend le décor de verdure du parc Monceau aux jours de concerts militaires. *La Place de l'Opéra*, de M. Victor Gilbert, donne l'impression d'une vignette (je ne dis pas carte postale) pour album du nouveau Paris ; le monument de Charles Garnier y garde l'aspect bas et ramassé qu'exagèrent nos ciels moroses ; ce n'est qu'une toile de fond ; les promeneurs et les marchandes esquissés au premier plan offrent plus d'intérêt. Signalons aussi deux notations parisiennes, *Le vélo à la fête de Belleville*, aimable tableautin de M. Geoffroy où l'on voit tourbillonner sur la plate-forme du manège des facies très bellevillois en effet de gamins joyeux ou de babys effarés ; et l'*American-bar*, de M. Galand, scène de flirt commercial et nocturne, avec le classique fêtard en habit noir et la traditionnelle belle-petite accoudée sur le comptoir. L'anecdote est agréablement contée mais semble moins une observation réaliste que la mise au point d'un tableau épisodique d'opérette à spectacle pour l'Olympia ou le Moulin-Rouge. La *Cousine à Consul*, de M^lle^ Aubryet, étude de guenon qui n'a pas encore fait son entrée dans le monde, elle rappelle aussi un numéro de music-hall brusquement interrompu par la mort qui ne respecte même pas les singes savants.

Connaissez-vous la chanson des fils du télégraphe, la grande voix qu'on entend, paraît-il, murmurer comme un flot sans fin, lointaine et douce, en appliquant l'oreille contre le bois de ces poteaux qui déshonorent tant de paysages ? M. Jean Richepin l'a célébrée en vers harmonieux, dont s'inspire M. Abel Boyé pour évoquer la *Voix des choses*. M. Tessier nous montre une fillette donnant une aubade à ses poupées, fantaisie enfantine que relèvent quelques bons détails d'exécution, mais qui ne vaut guère la peine d'être peinte. En revanche, l'envoi de M. Samaran, *N'entend pas... toute à Rostand !* dépasse de beaucoup le niveau de la peinture anecdotique. L'œuvre, personnelle et vivante, restera comme un instantané de la forme la plus légitime qu'ait prise chez nous le snobisme parfois si mal aiguillé...

Et voici, pour finir, tout un lot d'intérieurs à musique. Apparemment, l'article est très demandé sur la place, car il revêt les formes les plus diverses. M. Paul Thomas a peint un salon à la campagne ; dans le clair-obscur s'estompent des formes féminines gracieusement disposées autour d'une pianiste qui tapote le clavier. L'envoi de M. Bauré est une répétition musicale et familiale de tonalité plus grise. M^lle^ Greene groupe sous ce titre : *Indolence*, une jeune femme mollement étendue sur une chaise-longue et une amie qui effleure avec la même nonchalance les cordes d'une harpe. Reste le virtuose amateur de M. Galliac ; celui-là se livre à un exercice peu banal ; c'est un peintre qui joue du violoncelle pour bercer le repos de son modèle, dans la pénombre d'un luxueux atelier.



Clichés de la Revue Théâtrale.

Dessin de M. Albert CHARPENTIER, pour son tableau la *Mort de Mâtho*.

Portrait de M. Jules Claretie, par M. MILLE

J'ai réservé pour les dernières pages de ce salonnet d'esthétique théâtrale un certain nombre de portraits d'une observation très juste en même temps que d'une exécution originale. Celui de M. Jules Claretie, par M. Mille, est au nombre des plus remarqués, et en effet il se distingue par une heureuse recherche du caractère intimiste. L'administrateur général de la Comédie-Française n'est pas représenté dans le somptueux cabinet de travail ou plutôt de réception du Palais-Royal; nous le voyons *at home*, au milieu de ses livres, près de la table-bureau, en calotte de drap et cotte bretonne à broderie jaunâtre; la main gauche, d'un excellent dessin, tient un dossier, ou un manuscrit à couverture orangée; la figure apparaît en bonne lumière, fine, émaciée, presque transparente. Au demeurant, M. Mille — et il convient de l'en féliciter — nous a donné le portrait non du haut fonctionnaire délégué à la direction de notre premier théâtre subventionné, mais de l'homme de lettres, de l'infatigable producteur, du notateur subtil et de l'historien documenté de la *Vie à Paris*. L'ambiance foisonnante, le pêle-mêle de livres et de papiers complètent le caractère de cette belle étude.

M. Bertoletti expose un excellent portrait de M. Roger Ballu, l'ancien inspecteur des Beaux-Arts. Aucun artifice de lumière; point de lueur surnaturelle montant d'une rampe ou tombant d'une herse; la clarté tamisée d'un cabinet de travail où la physionomie expressive est modelée par larges plans avec la caractéristique spéciale d'âpreté pensive. Le portrait de M. Chaumié, le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, par M. Antoine Calbet, a du naturel et de la simplicité dans sa pose volontairement abandonnée, sans valoir tout à fait l'étude d'après le même grand-maître de l'Université que M. Weerts expose avenue d'Antin. M. Delahaye — l'auteur d'un joli tableau anecdotique *la Récéleuse*, dont il a emprunté le sujet aux cahiers du capitaine Coignet — a peint l'impresario Schürmann à la table de famille devant le rideau de verdure d'un parc. Le célèbre manager est vigoureusement portraicturé avec sa moustache de colonel, ses cheveux coupés à l'ordonnance, son air de commandement; la jeune femme et le garçonnet blond penché sur la nappe qui complètent ce tableau d'intérieur sont vêtus d'étoffes claires d'une harmonie soutenue dans les tonalités gris-perle. En somme un des meilleurs portraits « composés » du Salon officiel, où ils sont rares. M. Fougerat évoque la sympathique figure du poète breton Anatole Le Braz. L'Albert Mérat de M. Paul de Frick est représenté devant son bureau de bibliothécaire du Sénat, en veston écarlate dont le reflet éclaire la figure longue et fine d'une fidèle ressemblance.

Portrait de Mlle Eléonore Blanc, par Mlle J.-M. FAVIER.

C'est toute une carrière de grande artiste que Mlle Klumpke avait à résumer dans le portrait de Mme Mathilde Marchesi, œuvre d'une impressionnante simplicité. Le professeur qui depuis plus de cinquante ans dirige un conservatoire privé où les directeurs de scènes lyriques des Deux-Mondes viennent s'approvisionner de cantatrices, y apparaît avec son masque d'une autorité tragique, sa physionomie si personnelle, à la fois dominatrice et fervente. Mlle J..., du Théâtre-Impérial de Saint-Pétersbourg, est au contraire une composition de grand apparat, somptueusement décorative; le modèle est assis en pleine valeur et en pleine vigueur sur un divan très large, chargé d'étoffes et de coussins derrière lequel se dresse la muraille soyeuse d'une grande draperie de soie jaune. Une écharpe orange qui coupe la jupe blanche de Mlle J... répond à cette tonalité dorée, et l'ensemble fait songer à la robe de soleil de Peau-d'Ane; mais le peintre a tiré le plus heureux parti de cette prodigalité de coloris. La délicate et juvénile figure que couronnent des bandeaux bruns teintés de henné, les épaules d'une carnation superbe, la ligne élégante et souple des bras se jouent parmi les vibrations lumineuses comme dans leur atmosphère naturelle; c'est une fleur de luxe qui s'épanouit et dont l'image atteint au style par les moyens qui semblent d'abord s'en écarter le plus.

Portrait de Mme Mathilde Marchesi, par Mlle KLUMPKE.

Mlle Wolff, du Conservatoire, a été représentée par M. Grau, debout, près du porte-musique dans un salon dont le fond rouge qu'avive un angle de bordure dorée fait ressortir la gravité et l'autorité précoces de la jeune violoniste L'étude est fine et vraiment physiologique et sa note sobre du plus heureux effet.

CAMILLE LE SENNE.

Clichés de la Revue Théâtrale

DESSIN — SCULPTURE

C'est avec une sorte d'admiration attendrie que nous avons remarqué, tout de suite en entrant au Salon des Artistes français, Cyrano de Bergerac dont la personnalité légendaire semble s'identifier aujourd'hui avec celle du grand comédien, dont le beau et subtil portrait de M. Heurtebise nous présente la vivante image. Quel artiste vraiment génial que M. Coquelin, ayant atteint à la maîtrise absolue, à la perfection de son art et de son métier ! Jamais, je crois, en aucun temps et en aucun pays, il n'y eut de comédien dont la suprématie individuelle et la connaissance profonde de toutes les ressources techniques du théâtre s'imposèrent davantage à l'admiration du public. Dans le jeu impeccable, dans la composition de chaque personnage, dans la diction magistrale de l'illustre créateur du beau drame lyrique de M. Rostand la perfection est atteinte.

Croquis de Mlle Marthe JOUANNE, pour son pastel *Madame Chrysanthème*.

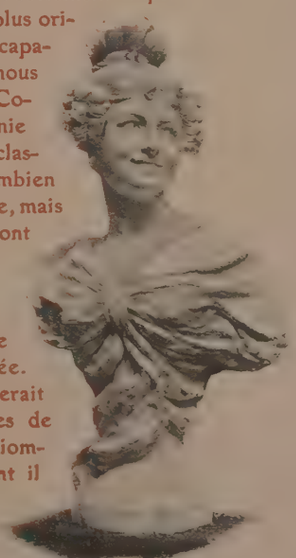
Et quel couronnement d'une carrière glorieuse entre toutes qu'une création pareille, dont le retentissement fut non pas seulement européen, mais universel, mais mondial — pour employer un néologisme d'origine germanique, mais qui dit bien ce qu'il veut dire ! Chacun de nous a entendu et applaudi plus d'une fois M. Coquelin, dans ce rôle du poète aventureux, du douloureux amant qui dissimule le grand amour pour lequel il a vécu et souffert, du spadassin chevaleresque et généreux dont il a fait un type inoubliable d'humanité profonde et d'émouvante poésie — et le sentiment que nous inspire une belle œuvre comme celle-ci, c'est la gratitude émue dont nous sommes redevables aux artistes qui parviennent à nous octroyer parmi les tristesses, les épreuves et les laideurs de la vie, de par la toute-puissance de leur génie créateur, l'inappréciable bienfait de l'oubli.

Personne d'ailleurs ne songe plus à discuter le génie de M. Coquelin aîné, c'est un des Maîtres de la profession qu'il représente avec tant de dignité et d'éclat et sa célébrité est reconnue de tous autant que son immense talent. Mais puisque nous nous plaçons ici exclusivement au point de vue de l'art dramatique, sublime et décevant, puéril et exquis à la fois, comment résister à l'impérieux désir de combattre incidemment, puisque l'occasion s'en présente, un des plus dangereux lieux communs parmi tous ceux qui sévissent dans le monde des théâtres, un de ceux aussi dont M. Coquelin lui-même a souffert autrefois et que son éblouissante création de Cyrano suffirait à réduire au néant. Je parle de cette insupportable manie de classification à outrance, dernier vestige du génie latin et de l'éducation classique de plus en plus délaissée, cependant, et qui, en matière de théâtre, se manifeste dans la tyrannie des emplois nettement différenciés où l'on voudrait sottement emprisonner les personnalités les plus fortes, les plus originales et les plus riches en facultés et en capacités diverses. Combien de fois avons-nous tous entendu dire, par exemple, que M. Coquelin était surtout un comédien de génie dans la sphère restreinte du répertoire classique, ou bien des rôles pittoresques ! Combien d'admirateurs, bien intentionnés peut-être, mais ayant une singulière notion du théâtre, ont voulu interdire longtemps au grand comédien les régions tumultueuses et sublimes du drame.

Pour ma part, j'ai toujours soutenu, comme critique, une thèse diamétralement opposée. J'ai toujours dit que M. Coquelin trouverait aussi, même dans des grands premiers rôles de drame — et Cyrano en est un — l'occasion de triomphes aussi légitimes et aussi éclatants que ceux dont il

Madame Chrysanthème,
pastel de Mlle Marthe JOUANNE.

Portrait de Mme Affre,
pastel de Mlle J.-M. FAVIER.



Musette,
buste de M. DELACOUR.

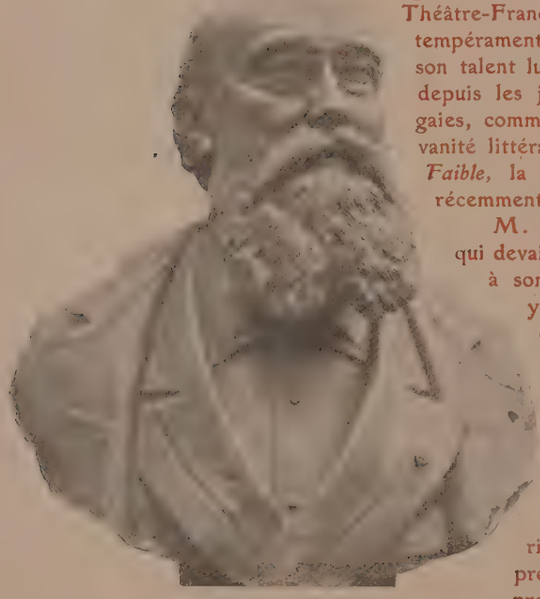
Clichés de la Revue Théâtrale.

bénéficia naguère dans les chefs-d'œuvre de nos auteurs classiques.

Je ne saurais dire à quel point m'a ravi également le beau portrait de Mlle Marie Leconte, de la Comédie-Française, par Mme Creuney-Franceschi. Voilà sans aucun doute une des œuvres les plus remarquables du Salon et où toute la grâce intelligente et fine, tout le charme pénétrant et discret du modèle revivent, saisis et exprimés avec un rare bonheur d'intuition et de compréhension artistique. Bien que le moi, en toutes choses, soit fort haïssable, on le prétend du moins, qu'il soit permis à l'auteur de cet article de rappeler que c'est au cours des représentations d'une de mes pièces que Mlle Leconte, aujourd'hui sociétaire du Théâtre-Français, fut remarquée par l'éminent et sympathique administrateur général de la Maison de Molière et obtint un engagement qui la fit entrer par droit de conquête dans l'illustre compagnie où elle brille aujourd'hui au premier rang. Certes, Mlle Leconte était déjà très connue et très appréciée lorsqu'elle créa à la Porte-Saint-Martin le rôle de Stella, dans *Tibère à Caprée*, mais l'immense succès remporté par elle dans ma pièce, où elle était d'ailleurs admirable, à tel point que tous les amateurs d'art dramatique se souviennent encore de cette merveilleuse interprétation, le triomphe personnel qu'elle obtint et qu'elle méritait, contribua sans aucun doute à lui ouvrir les portes du premier théâtre littéraire du monde où sa place d'ailleurs était marquée depuis longtemps. Et aujourd'hui, Mlle Leconte est une des plus brillantes et des plus parfaites comédiennes du Théâtre-Français. Toutes les qualités d'émotion, de sensibilité et de gaîté qui caractérisent son tempérament d'artiste se sont développées dans un milieu digne d'elle, et où la diversité même de son talent lui permet d'aborder les emplois les plus différents qu'elle tient avec le même succès, depuis les jeunes premières larmoyantes, comme Mimi, de la *Vie de Bohême*, ou les ingénuités gaies, comme *Rosine*, jusqu'aux soubrettes dans le genre de celle qui se moque si gentiment de la vanité littéraire dans l'*Autographe*, jusqu'aux jeunes premiers rôles comme cette héroïne de la *Plus Faible*, la belle et généreuse comédie de M. Prévost, que Mlle Leconte vient de créer tout récemment avec autant de charme que d'autorité et d'éclat.

Dessin de M. ROBAUDI, pour son aquarelle *La Chanson de Chérubin*.

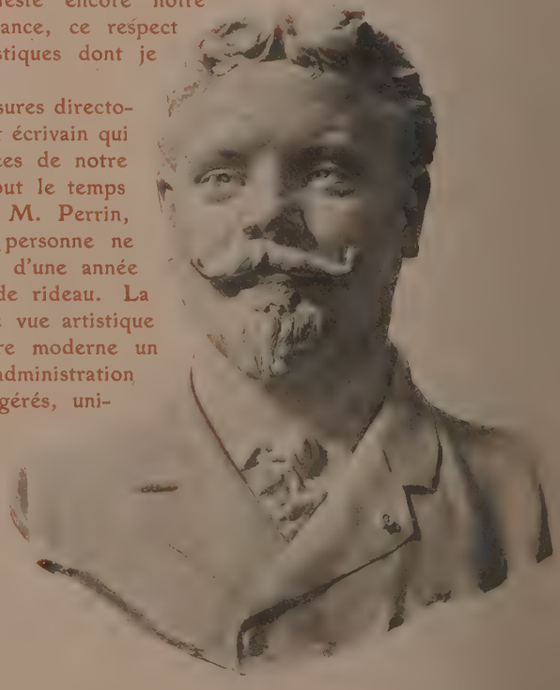
M. Jules Claretie avait certes raison, le jour où il engagea cette excellente comédienne qui devait rendre de si grands services à la Comédie-Française et dont la brillante carrière atteint à son apogée. Quand on songe que des juges soi-disant compétents en matière de théâtre, il y a une dizaine d'années à peine (quand Mlle Leconte débuta avec éclat dans les théâtres de drame) voulaient la condamner à jouer éternellement les *Deux Orphelines* ou bien le *Drame en chemin de fer !* Quelle précieuse recrue le Théâtre-Français eût négligé volontairement si M. Jules Claretie s'était laissé influencer par de sottes préventions de ce genre, où se manifeste encore notre lamentable manie de classification à outrance, ce respect servile des hiérarchies et des genres artistiques dont je parlais tout à l'heure !



Portrait de *M. Adolphe Deslandres, compositeur de musique*, buste bronze de M. P.-F. CHOPPIN.

Et combien de sages et excellentes mesures directoriales ont été prises de la sorte par l'éminent écrivain qui préside depuis près de vingt ans aux destinées de notre première scène nationale. On nous ennuie tout le temps avec la légende de la fameuse direction de M. Perrin, lequel était d'ailleurs un homme de valeur, personne ne songe à le nier, mais routinier au possible et qui trouva moyen, au cours d'une année restée symbolique, de monter comme nouveauté un seul et unique lever de rideau. La direction de M. Claretie aura été en réalité bien plus brillante au point de vue artistique autant qu'au point de vue matériel, et elle laissera dans l'histoire du théâtre moderne un souvenir autrement durable et bienfaisant que cette légendaire période de l'administration de M. Perrin dont on accable le respectable souvenir de dithyrambes exagérés, uniquement parce que tout cela appartient au passé et que la gloire de M. Perrin n'ennuie plus personne et que d'ailleurs rien n'est plus invincible qu'une légende.

Et d'autre part, il est si agréable de ne pas rendre justice aux vivants, à nos contemporains de l'heure présente, tout en exagérant le mérite de leurs prédécesseurs disparus !



Portrait de *M. Affre, de l'Opéra*, buste bronze, de M. J.-J. LABATUT.

Clichés de la Revue Théâtrale.

La vérité, c'est que M. Jules Claretie n'est pas seulement un écrivain de grand talent, romancier d'une rare maîtrise, toujours intéressant et sincère, observateur sagace et spirituel de la vie moderne, moraliste généreux et indulgent à la fois, épris de toutes ces belles folies qu'il a célébrées dans un de ses plus beaux livres, mais charitable aussi aux faiblesses humaines, conteur de tout premier ordre, et dont n'importe quel récit demeure attachant et passionnant au possible, de forme et d'inspiration essentiellement françaises, dramaturge robuste et fertile en idées et en situations originales — savez-vous, par exemple, que *Monsieur le Ministre* est tout simplement une des œuvres les plus fortes et les plus humaines de ce temps-ci ? — et comme l'admirable scène entre le plébéien, jadis créé par Saint-Germain, et le ministre, serait déjà célèbre et classique si elle était signée Henri Becque et non pas Jules Claretie ! Et c'est aussi un historien remarquable et trop peu connu, un journaliste admirable et dont les chroniques réunies sous le titre de *La Vie à Paris* dureront beaucoup plus que tous les livres pédants des historiens professionnels. Comme administrateur général, M. Claretie a fait preuve également de qualités absolument supérieures. Toutes les injustices, toutes les campagnes tendancieuses (bien démodées d'ailleurs, car personne ne songe plus à nier la prospérité actuelle de la Comédie-Française, ni la haute autorité de son directeur) ne sauraient prévaloir contre un fait certain. Jamais le Théâtre-Français ne fut aussi brillant, aussi prospère, aussi à la mode, tout en restant fidèle à ses plus nobles traditions littéraires et artistiques, jamais personne ne l'administra avec autant de bonne grâce, de haute culture intellectuelle, de courtoisie, et au besoin d'énergie et de volonté.

La Chanson de Chérubin, « Mariage de Figaro ».
Aquarelle de M. ROBAUDI.

Enluminure destinée à une partition de luxe de *Lohengrin*, par M. H.-M. CHAUMARD.

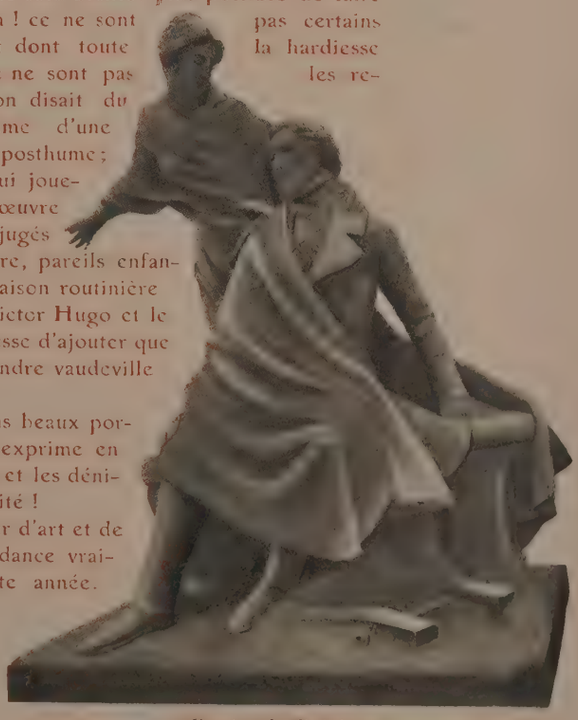
Mais parmi les excellentes mesures administratives, tantôt traditionnelles, ainsi qu'il convient lorsqu'il s'agit d'une institution aussi vénérable, et qui doit tenir compte de la tradition, tantôt empreintes d'une rare hardiesse et d'une indépendance absolue de jugement, mérite rare entre tous, parmi les nombreux services rendus par M. Claretie à la cause de l'Art immortel et aux intérêts de la grande Maison dont il est responsable, nous admirons tout particulièrement le courage avec lequel il a toujours défendu les jeunes, ceux du moins en qui il devine l'étincelle sacrée du génie et de la vocation, qu'il s'agisse d'une comédienne à ses débuts, comme l'était Mlle Leconte à cette époque, ou d'un jeune poète de talent, comme M. Arnyvelde, dont le Théâtre-Français jouera l'année prochaine un grand drame en cinq actes et en vers, admirable audace pour laquelle nous félicitons d'avance M. Jules Claretie, d'autant plus chaleureusement qu'il ne sera bientôt plus possible de faire jouer en France même un lever de rideau. Ah ! ce ne sont pas certains directeurs nouveau jeu et ultra-modernes, et dont toute la hardiesse consiste surtout à jouer des auteurs arrivés, ce ne sont pas les représentants de la nouvelle école, comme on disait du temps de Scribe, grand dramaturge victime d'une effroyable et incompréhensible persécution posthume ; ce ne sont pas nos réformateurs du théâtre qui joueraient un jeune poète de talent, mais inconnu, sans protecteurs, sans amis, et dont l'œuvre s'impose par son seul mérite ! Fi donc ! pareilles concessions aux idées d'autrefois, aux préjugés du bon vieux temps où le mot « trust » n'existait pas encore, pareils enfantillages sont bons pour la Comédie-Française, cette vieille maison routinière où l'on acclame un jour les admirables *Burgraves*, du grand Victor Hugo et le lendemain l'œuvre d'un jeune poète inconnu ! Et je m'empresse d'ajouter que je n'ai aucun manuscrit à soumettre à M. Claretie, pas le moindre vaudeville à lui envoyer, pas même une tragédie !

M. LABATUT
et son buste de *M. Affre*.

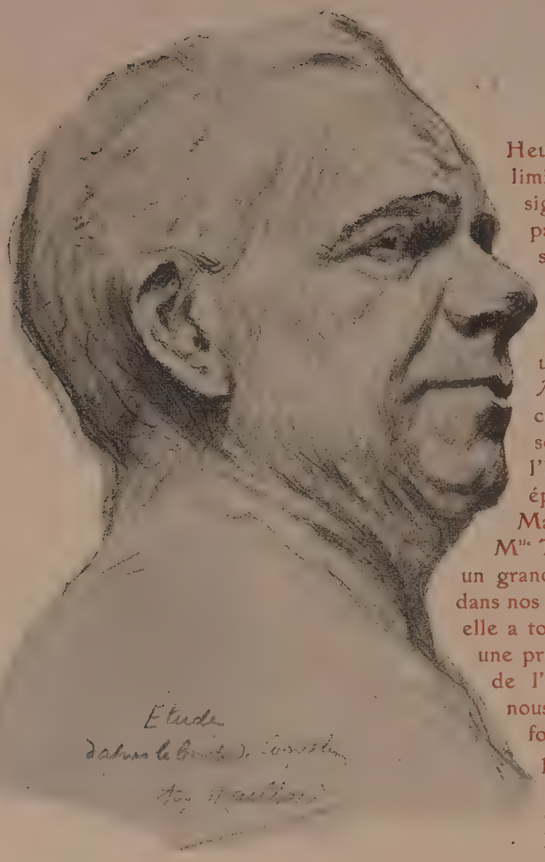
Ces quelques réflexions me furent suggérées par certains beaux portraits se rattachant de près à la Comédie-Française, je les exprime en toute sincérité. Pourquoi les démolisseurs, les pamphlétaires et les dénigreurs professionnels auraient-ils seuls le privilège de la sincérité !

Mais il y a encore d'autres portraits, d'une réelle valeur d'art et de psychologie et qui doivent nous intéresser parmi la surabondance vraiment immodérée des productions analogues exposées cette année.

Clichés de la Revue Théâtrale.



Musset, « La Nuit de mai »
Statue marbre de M. ANTONIN MERCIÉ



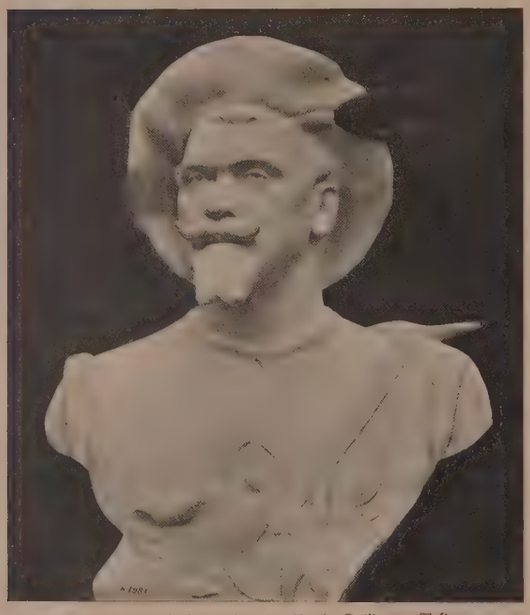
Dessin de M. Auguste MAILLARD,
pour son buste de *M. Coquelin aîné.*

Heureusement le point de vue spécial auquel nous nous plaçons volontairement limite notre choix en le fixant sur toute une série d'œuvres vraiment belles et significatives. Parmi les dessins, pastels, ainsi que dans la section de sculpture, parmi les bustes innombrables, quelques portraits faisant revivre diverses personnalités théâtrales éminentes, nous ont émus, ravis et amusés. Le portrait de Mlle Juliette Toutain, par M. Grün, est délicieux de grâce sobre. C'est tout simplement une des œuvres les plus remarquables de cette année. Et quelle admirable artiste que cette jeune comédienne dont le talent s'affirma en toute une série de créations personnelles et vivantes, depuis *Yvette* jusqu'aux *Miettes* d'Edmond Sée. Vous souvenez-vous des *Miettes*. Je considère cette charmante pièce, pour ma part, comme un absolu petit chef-d'œuvre où se manifeste déjà la maîtrise de l'écrivain qui devait nous donner plus tard l'*Indiscret*, c'est-à-dire la plus parfaite comédie de caractère de notre époque, et dont la valeur d'art suffirait à placer un dramaturge au premier rang!

Mais comment une artiste telle que Mlle Toutain, ayant fait ses preuves et obtenu un grand et décisif succès, ne trouve-t-elle pas dans nos théâtres parisiens la situation à laquelle elle a tous les droits de prétendre. N'est-ce pas une preuve encore de l'exécrable organisation, de l'effroyable routine qui paralysent chez nous le développement à venir et même le fonctionnement normal de l'art dramatique, plus riche que jamais en talents individuels, mais où les natures les mieux douées ne trouvent même plus la possibilité de manifester leurs capacités et leurs aspirations.

La Danse profane,
Statue marbre de M. E.-J.-N. CARLIER.

Le portrait de M. Thierry, des Variétés, un joli fusain de S. Rameau, est tout à fait agréable, vivant et original. Celui de Mme Affre, la femme du distingué et sympathique ténor de l'Opéra, par Mlle Favier, est de la plus vive et de la plus juste expression, de la plus délicate couleur. C'est aussi un des meilleurs pastels de l'année que le portrait de Mme Stéphane Lauzanne, par Mlle de Fohéraz. Ce portrait est du dessin le plus souple, de l'exécution la plus sobre, tout pénétré de grâce, de vivacité et d'expressive intelligence.



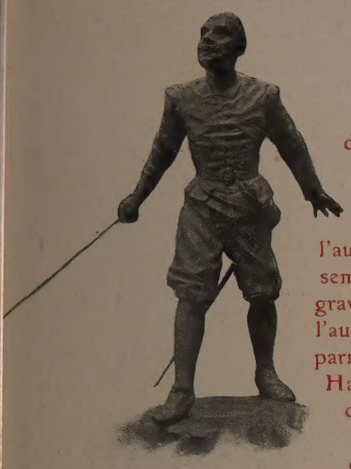
Potrait de *M. Note*, dans le rôle de Guillaume Tell.
Buste marbre de M. Émile PEYRONNET.

Parmi les portraits de la section de sculpture et qui méritent d'arrêter particulièrement notre attentive sympathie, je signalerai le superbe buste bronze du grand poète Léon Dierx, universellement admiré des lettrés, si peu connu de la foule et qui est pourtant, ne vous y trompez pas, un des Maîtres inspirés, d'authentique et durable génie du lyrisme français. Ce buste, par M. Bony de Lavergne m'a plu infiniment. Je dois en dire autant du beau portrait de Coquelin, par Auguste Maillard, œuvre d'un artiste de premier ordre, et qui de même que le pittoresque et original portrait de M. Affre, de l'Opéra, par M. Labatut, ne nous offre pas, comme la plupart des productions de portraitistes modernes, d'inertes et factices effigies sans expression et sans réalité, mais de sobres et puissantes reproductions de la Vie où l'âme et le génie du modèle revivent tout entiers. Et j'ai noté encore, parmi les portraits, celui de M. Bojis, auteur norwégien, par M. Hylund, tout à fait intéressant. Un très curieux Grétry, de M. Lombard, deux fort beaux bustes bronze, l'un de M. Choppin (portrait de M. Adolphe Deslandes, compositeur de musique) extrêmement curieux et bien venu, l'autre de M. Frappa (un portrait du violoniste S. Witte) sobre et vivant. Et le grès flammé de M. Bereau, qui évoque avec grand talent les traits déjà ennoblis par l'immortalité, du plus extraordinaire génie poétique des temps modernes, son Victor Hugo, m'a absolument enthousiasmé.

M. NOTE et son buste.

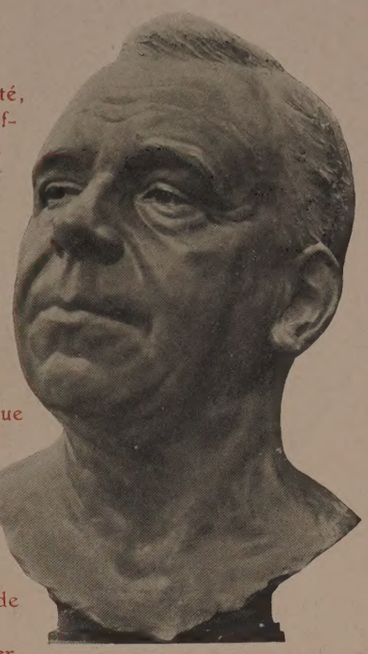
Clichés de la Revue Théâtrale.

Dessin de M. PEYRONNET,
pour son buste de *M. Noté.*



Portrait de *M. Coquelin aîné*, dans *Cyrano de Bergerac*. Statuette de M. HEURTEBISE.

Parmi les gravures, c'est une pure merveille que le portrait de M^me^ Aïno Ackté, de l'Opéra, dans Elisabeth, du *Tannhauser* — quel écrasant et définitif chef-d'œuvre que ce drame lyrique de Richard Wagner ! — c'est là vraiment un portrait d'expression dans toute l'acception de ce terme dont les critiques d'art abusent singulièrement, et qui fait le plus grand honneur à M. Lieurre, l'auteur de cette belle gravure. Comment ne pas féliciter aussi et très chaleureusement MM. Labat et Struck, qui avaient entrepris de nous donner, en de simples gravures, les portraits de deux hommes de génie, l'un, M. Labat, celui de Berlioz, l'autre, M. Struck, celui du plus illustre, du plus pathétique et du plus original parmi les dramaturges de la jeune Allemagne, j'ai nommé l'admirable Gerhardt Hauptmann, créateur de *Hannele Matern*, des *Tisserands*, de tant d'autres chefs-d'œuvre, et dont le drame le plus récent, *Rosa Berndt*, obtient en ce moment le plus vif et le plus légitime des triomphes... Difficile entreprise que celle qui aspire à fixer au passage, à saisir et à exprimer la flamme incertaine et ardente du génie rayonnant dans le regard de pareils modèles. M. Labat y a réussi heureusement que M. Struck. Et puisque les hasards de notre flânerie nous ont amené dans les salles du haut, où s'abritent les modestes productions de la gravure (forme d'art raffinée et exquise pourtant et qui a produit des chefs-d'œuvre) ne quittons pas le royaume de la gravure sans avoir vanté le charme et l'ingéniosité de la très jolie, de la charmante eau-forte de M^lle^ Robida *Au théâtre*, et la très remarquable pointe sèche de M. Jean Fild *Affiche de spectacle*.



Portrait de *M. Coquelin aîné*, buste-bronze de M. MAILLARD.

Revenons cependant aux dessins, pastels, parmi lesquels nous eûmes déjà l'occasion de remarquer des œuvres aussi intéressantes que le portrait de M^me^ Stéphane Lauzanne, ou que celui de M. Thierry. D'autres tentatives se rattachant, soit par le choix du motif initial d'inspiration, soit par le sujet lui-même, à l'Art du Théâtre, y méritent nos suffrages et notre approbation. C'est tout d'abord la pathétique et très belle *Yseult*, par M^lle^ Berthe Marchal, d'une noble et fière maîtrise d'exécution, c'est l'exquise *Chanson de Chérubin*, par A. Robaudi, où s'affirment des dons exceptionnels de sensibilité artistique et une profonde compréhension du sujet. C'est la vive et alerte *Madame Chrysanthème*, par M^lle^ Jouanne, tout à fait agréable et plaisante silhouette ; un des meilleurs pastels du Salon, c'est la pittoresque *Danseuse égyptienne*, par M^me^ Mesgril du Chambourg, puis, c'est enfin la charmante *Manon* de M. Jules Giraudot, et la véhémente *Marseillaise* de M. Devamby. Il y a aussi de grandes qualités dans le portrait d'un jeune violoniste qu'expose M^me^ Chaumier-Sousseier. Il y a du talent, beaucoup de talent dans ces œuvres diverses, toutes également inspirées par l'Art sublime du Drame.

Médaille-portrait de *M^me^ Rostand*, par M. Auguste MAILLARD.

Et la même impression se reproduit, la même constatation s'impose à la sculpture, impression quelque peu fatigante en raison même de l'immense quantité d'ardeur créatrice dépensée à une époque dont le mépris de la Beauté et l'indifférence profonde de la Foule apparaissent la marque caractéristique et le trait essentiel. Parmi le peuple inanimé qui habite les régions sereines et glaciales de la sculpture, les regards de tous les fervents du grand art seront sollicités tout d'abord par l'admirable Musset, *la Nuit de Mai*, de M. Antonin Mercié. Œuvre magistrale, d'une signification et d'une valeur absolument hors ligne, où s'accusent une fois de plus la rare conscience du Beau et la perfection technique de l'auteur. Il y a là une envolée superbe vers les régions de l'Idéal.

La curiosité déjà un peu lasse du visiteur se repose avec un plaisir sans mélange, sur le beau marbre de M. Bastet, qui nous présente encore une Manon et où l'auteur, lui, a vraiment réalisé son rêve. Nous admirerons sans réserves la *Musique*, de M. Juan Clarta, svelte et délicate statuette plâtre, le buste vraiment exquis, de M. Delacour, qui figure une alerte *Musette*, l'ingénieuse plaquette en bronze de M. Cerrivi qui évoque soudain, parmi la banalité d'une foule de promeneurs égarés dans les solitudes d'une exposition de beaux-arts parisiens les masques pittoresques de la comédie

Tombeau d'*Augusta Holmès*, statue-pierre de M. Aug. MAILLARD.

Clichés de la Revue Théâtrale.

Portrait de *M. Bayard Guérin, artiste lyrique,* par M. V.-L. TESSIER.

italienne. Il y a de la grâce et de la force à la fois dans la belle statue (marbre) de M. Carlier, symbolisant la danse profane. Du talent encore et de la finesse dans la statue plâtre de M. Fontay qui campe avec adresse et autorité un poète comique. Certains détails de *l'Œdipe-Roi* de M. Fegner et de *Desdémone* de M. Wagner, sont palpitants de vérité, de puissance et de noblesse de lignes, et il n'y a qu'à louer l'ensemble de ces deux tentatives, inspirées par deux chefs-d'œuvre impérissables du Drame éternel, et qui évoquent à la fois le grand nom et le souvenir sublime de Shakespeare et de Sophocle.

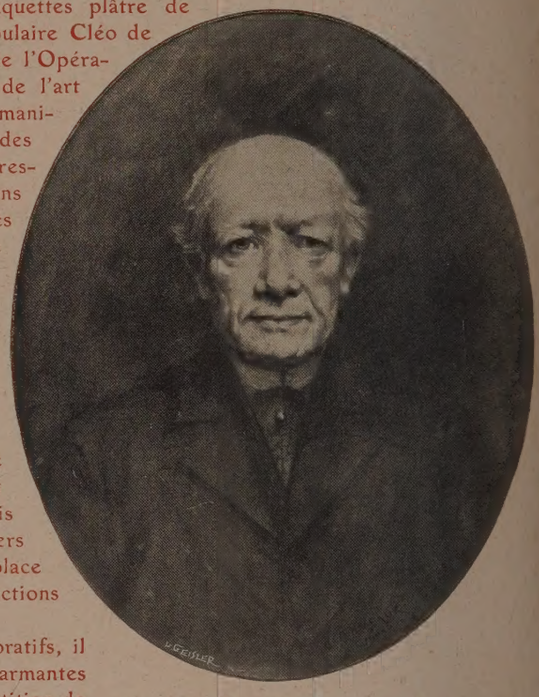
Une très belle œuvre, mystique et sincère, émouvante et poétique, *la Musique s'élève vers Dieu*, nous permet d'admirer le talent et la noblesse d'aspirations de l'auteur, Mme Edith Douing. Voilà une artiste qui s'inspire d'un grand et noble idéal, celui qui illumina jadis la route à tous les génies mystiques, épris de mystère, préoccupés par l'au delà, sollicités par l'angoisse et la hantise de l'Absolu.

Signalons enfin, avant de terminer cette trop brève étude de la sculpture au Salon, la statuette plâtre de M. Plé, où revit avec un rare bonheur d'expression devinée à travers les nuages d'outre-tombe, l'effigie un peu mystérieuse du maître suprême, du plus génial dramaturge de tous les temps et de tous les pays, l'immortel et extraordinaire Shakespeare...

Dans la section de la gravure en médaillons, l'art dramatique n'est pas entièrement oublié non plus. Nous y avons admiré, limitant toujours notre investigation au programme formulé dans un précédent article, les charmantes plaquettes plâtre de M. Revillon. Elles représentent la belle et populaire Cléo de Mérode, puis quatre danseuses de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et sont toutes charmantes. Ceci est de l'art parisien dans la meilleure acception du mot, la manifestation d'un talent raffiné, pénétrant et observateur, en pleine possession des ressources d'une forme d'expression artistique dont les moyens sont restreints et où le succès de bon aloi n'a que plus de valeur.

Œdipe-Roi, groupe plâtre, par M. Rodolphe TEGNER.

Et c'est un pur et authentique joyau, un fin et délicat chef-d'œuvre que la médaille de M. Maillard. En l'admirant, nous pensions aux poésies d'une grâce si personnelle, d'une subtilité exquise, que Mme Rostand, la femme de l'illustre dramaturge, écrivit jadis et qui assurent aux beaux vers de Rosemonde Gérard une place parmi les plus délicates productions de la Poésie française.



Portrait de mon ami *Thierry*, des Variétés, fusain de M. RAMEAUX.

A la section des arts décoratifs, il convient de signaler les charmantes enluminures destinées à une partition de *Lohengrin*, par M. Chaumard, le très remarquable triptyque de Mme Dessiligny, évoquant l'immense chef-d'œuvre de la Tétralogie wagnérienne, ainsi que le très joli programme pour l'Opéra, de M. Cossard.

L'immense signification d'art des chefs-d'œuvre wagnériens se manifeste d'ailleurs, nous le voyons dans toutes les régions d'activité et de création esthétique, nos peintres, nos sculpteurs, même les artistes qui s'occupent d'esthétique décorative ont subi autant que nos dramaturges et que nos compositeurs, l'influence universelle de cet immense génie.

STANISLAS RZEWUSKI.

Masque de Comédie italienne, plaquette bronze, de M. E. CANIVÉ.

Le Gérant : CHARLES RICHARD

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

CARTES D'ABONNEMENT D'EXCURSIONS EN BRETAGNE

Abonnements individuels

Il est délivré jusqu'au 31 Octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare quelconque (grandes lignes) du réseau de l'Ouest pour une gare au choix des lignes désignées ci-dessous, en s'arrêtant sur le parcours ; de circuler ensuite à son gré pendant un mois non seulement sur ces lignes, mais aussi sur tous leurs embranchements qui conduisent à la mer et, enfin, une fois l'excursion terminée de revenir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Carte I. — Sur la côte nord de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr.. Parcours : gares de la ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte II. — Sur la côte sud de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr. Parcours : gares de la ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte III — Sur les côtes nord et sud de Bretagne : 1re classe, 130 fr. ; 2e classe, 95 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement conduisant à la mer.

Carte IV. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de Saint-Malo à Redon : 1re classe, 150 fr. ; 2e classe, 110 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe), de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement vers la mer, ainsi que celles des lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploërmel, de Lamballe à Rennes, de Dinan à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à Rosporden.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

Toute personne qui souscrit en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs autres abonnements de même nature en faveur des membres de sa famille ou domestiques, habitant avec elle, bénéficie pour ces cartes supplémentaires de réductions variant entre 10 et 50 o/o suivant le nombre de cartes délivrées.

Pour plus de renseignements consulter le Livret-Guide illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0 fr. 30, dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

Services Officiels de la Poste (Viâ Calais)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express Européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

SERVICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5	express	dans chaque sens	entre	Paris et Bruxelles.	Trajet en	4 h. 30
3	—	— —	—	Paris et Amsterdam	—	9 h.
5	—	— —	—	Paris et Cologne	—	8 h.
4	—	— —	—	Paris et Francfort	—	12 h.
4	—	— —	—	Paris et Berlin	—	18 h.
		par le Nord-Express.			—	16 h.
		par le Nord-Express, bi-hebdomadaire			—	51 h.
2	express	dans chaque sens	entre	Paris et Saint-Pétersbourg . . .	—	46 h.
1	express	dans chaque sens	entre	Paris et Moscou.	—	62 h.
2	—	— —	—	Paris et Copenhague	—	28 h.
2	—	— —	—	Paris et Stockholm	—	43 h.
2	—	— —	—	Paris et Christiania	—	53 h.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VILLES D'EAUX DESSERVIES PAR LE RÉSEAU P.-L.-M.

1° Billets d'Aller et Retour collectifs (de famille)

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 15 Septembre, dans toutes les gares de son réseau sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, pour les stations thermales suivantes : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains ; (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balaruc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes-Saint-Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Salières-les-Bains), Divoune-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphion), Genève (Champel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Plot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, Le Luc et Le Cannet (Pioule), Lépin-Lac-d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Greoulx, Menthon (Lac d'Annecy), Montélimar (Boudonneau), Montpellier (Palavas), Montrond (Montrond Geyser), Moulins (Bourbon-l'Archambault), Moutiers-Salins (Salins-Brides), Pontcharra-sur-Bréda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtelguyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Sautenay, Sarrians-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains-la-Begude, Vaudenesse-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes. — Validité : 33 jours, faculté de prolongation. — Arrêts facultatifs.

2° Billets d'Aller et Retour individuels

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 30 Septembre, dans toutes les gares de son réseau, des billets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes comportant une réduction de 25 % en 1re classe, et de 20 % en 2e et 3e classes, pour les stations thermales dénommées ci-dessus.

Validité : 10 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). Faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets 4 jours à l'avance à la gare de départ.

NOTA — Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt), à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre la gare de départ et le lieu de destination ment onné sur le billet collectif.

Billets directs simples de PARIS à ROYAT et à VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie « Nevers-Clermont-Ferrand ».

de PARIS à { Royat, 1re classe, 47 fr. 70. — 2e classe, 32 fr. 20. — 3e classe, 21 fr.
{ Vichy, 1re classe, 40 fr. 90. — 2e classe, 27 fr. 60. — 3e classe, 18 fr.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations rapides entre Paris et les Stations thermales du Centre

En sus des deux trains express qui desservent pendant toute l'année les stations thermales de **Néris**, du **Mont-Dore** et de **La Bourboule**, la Compagnie d'Orléans vient de mettre en marche, pour toute la durée de l'été, deux nouveaux trains express spécialement destinés aux relations entre **Paris** et ces stations thermales.

Voici l'horaire de ces quatre trains :

ALLER	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.
PARIS-QUAI D'ORSAY, départ	8 h 38 m.	8 h. 56 m.	8 h. 9 s.	8 h. 16 s.
CHAMBLET-NÉRIS, arrivée	2 h. 52 s.	2 h. 34 s.	3 h. 39 m.	3 h. 54 m.
LA BOURBOULE, arrivée	6 h. 17 s.	5 h. 36 s.	6 h. 55 m.	6 h. 38 m.
LE MONT-DORE, arrivée	6 h. 35 s.	5 h. 54 s.	7 h. 18 m.	7 h. 2 m.
RETOUR	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.
LE MONT-DORE, départ	11 h. 40 m.	1 h. 1 s.	8 h. 5 s.	8 h 15 s.
LA BOURBOULE, départ	midi 6.	1 h. 19 s.	8 h. 22 s.	8 h. 32 s.
CHAMBLET-NÉRIS, départ	3 h. 36 s.	4 h. 13 s.	10 h. 31 s.	10 h. 16 s.
PARIS-QUAI D'ORSAY, arrivée	10 h. 1 s	9 h 56 s.	6 h 27 m.	6 h 12 m.

Un wagon-restaurant est attelé aux deux express de jour.

UNION DE LA PROPRIÉTÉ
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

MUTUALITÉ FRANÇAISE
Société Générale d'Assurances
CONTRE LE
VOL ET AUTRES RISQUES
SIÈGE SOCIAL : 23, Rue Le Peletier.
TÉLÉPHONE 297-81.

LOUIS BLOT
TAILLEUR
Téléphone 309-89
30, Faubourg Montmartre
RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

CRÈME SIMON

Maison de premier Ordre
PRODUITS PHOTOGRAPHIQUES
CRISTALLOS
RÉVÉLATEUR FIXO VIREUR CAMÉLEON
Envoi des Catalogues et Echantillons contre 45 cent.
67, Boulevard Beaumarchais, PARIS

Contre LA CHUTE DES CHEVEUX
Pour le NETTOYAGE de votre CHEVELURE
Faites usage du Merveilleux Pétrole HAHN
ANTISEPTIQUE
Souverain pr développer, embellir et fortifier la Chevelure des Enfants.
ATTENTION ! Il existe des contrefaçons. — Exiger le véritable Pétrole HAHN, préparé par F. VIBERT, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, Avenue des Ponts, à LYON.

Indispensable à toutes les Ménagères
ET PENSIONNATS DE DEMOISELLES
REPRISEUSE MECANIQUE
Avec cette repriseuse n'importe qui peut faire des reprises invisibles vivement et facilement, sur Bas, Chaussettes, Lingerie et tous les tissus.
4f75 franco pour la France et les Colonies, CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE.
Seul Concessionnaire : L. WEISER, 11, Rue Martel, PARIS. GROS et DÉTAIL.

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900
La délicieuse ABRICOTINE P. Garnier
est le complément de tout bon repas
EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires
maisons de comestibles et épiceries fines.

PHOSPHATINE FALIÈRES
ALIMENT
DES ENFANTS

Caractère Grasset, de la Fonderie Peignot.

DEMANDEZ PARTOUT
le **NOUVEAU**
Papier Citrate **JOUGLA** à 70c LA POCHETTE
C'est le Meilleur

BOUTEILLES ET BOUCHONS
Établissement fondé en 1795
EDARD — ÉDARD ET MELIN
CH. BARREZ, Successeur
26, 28, Rue du Dragon, PARIS — 37, Crutched Friars, LONDRES
Seul dépôt des Verreries de Vauxrot (Aisne), de Lourches (Nord) et d'Arques (P.-de-C.). — Capsules métalliques de la Maison MEYNIEU et Cie, Bordeaux. Seul agent à Paris. — *Téléphone* 702-39. Adresse téleg. : TRADOB.

Exposition de 1900 : Grand Prix
Violet Parfumeur PARIS
SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins p.r Hygiène de la Peau et Beauté du Teint

Thiébaut Frères
FUMIÈRE & GAVIGNOT
SUCCESSEURS
Bronzes d'Art
Figures
Ameublement
Éclairage
GRANDS PRIX : Paris 1878-188
Hors Concours, Membre du Jury : Paris 190
32, Avenue de l'Opéra

REVUE ALSACIENNE ILLUSTRÉE

PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE
Format in-4°. — Sixième Année.

Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).

Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaître et aimer l'Alsace.

Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine*. Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.

Abonnement pour une année :

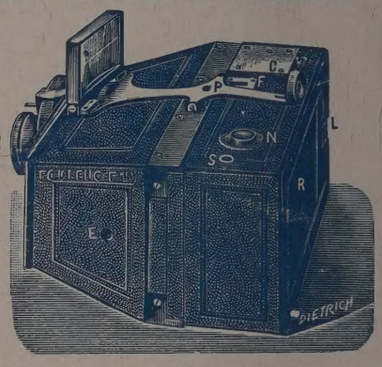
STRASBOURG, 15 francs ; ALSACE-LORRAINE, 17 francs ; FRANCE et ÉTRANGER, 19 francs.

A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, 27, rue des Serruriers ; à Paris, à la Revue Théâtrale, 60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.

FERMETÉ, RIGIDITÉ et BLANCHEUR des
SEINS
à tout âge et **même chez les Dames ayant nourri plusieurs enfants** par l'emploi **externe** de la
CRÈME GÉORGIA
Le Fl. : 12 fr., (fco en France ctre mdat) Broch. envoyée discrètement sr demande
PARFUMERIE ESTHETIQUE de PARIS, 35, r. Le Peletier

Photographie
Cautin & Berger
Attitrée des Gens du Monde et des Artistes
Poses extrêmement soignées
Poses de théâtre
— AGRANDISSEMENTS
Reproduction de Scènes
Procédés tout à fait spéciaux
HOTEL PRIVÉ
62, Rue Caumartin, 62
Médaille d'Or à l'Exposition de 1900

MAISON FONDÉE EN 1827
Les Établissements POULENC FRÈRES
92, Rue Vieille-du-Temple
PARIS
Appareils de précision
DERNIÈRE NOUVEAUTÉ
JUMELLE A DÉCENTREMENT
(BREVETÉE S. G. D. G.)
Format. . 9×12 et 8×9
— . . 8×16 et 6×13
La notice explicative est envoyée franco sur demande
Exposition Universelle de 1900 (Classe 12)
GRAND PRIX



IDEAL
Marque déposée

Les clichés photographiques des scènes d'intérieur ont été obtenus par les **Appareils** et la **Poudre Éclair IDÉAL.**

Pour tous renseignements, s'adresser à M. d'OSMOND, *39, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS.*

L'IMMALINE
MARQUE DÉPOSÉE EN 1904
SÈVE CAPILLAIRE
FORTIFIE LA CHEVELURE et lui donne un éclat incomparable. — *Maintient l'ondulation.*
SOUVERAINE contre la CALVITIE
Favorise la repousse par son action énergique sur les bulbes capillaires.
PRIX DU FLACON : 6 fr. — 11 fr. le DEMI-LITRE. — 20 fr. le LITRE.
L. CHOMEAU, Spécialiste, 4, Boulv Voltaire, PARIS.
EN VENTE : Salons de Coiffure et envoi *franco contre mandat.*

En Vente chez tous les Libraires
NOS ARTISTES
des Théâtres et des Concerts, par JULES MARTIN.
400 Portraits — 400 Biographies. — Prix : 3 fr. 50.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DU FIGARO
26, Rue Drouot, 26, Paris
LA COLLECTION de la Revue
RELIÉE DE LA Théâtrale
1re SÉRIE
Prix : 18 francs

"CONSULTEZ VOTRE DOCTEUR"

LE VIN VOGUET
Combat énergiquement le mal de mer, le soulage avec efficacité.
Il fortifie les CORDES VOCALES, rend la voix souple et claire.
Son usage, même prolongé, ne provoque ni trouble gastro-intestinal, ni constipation.
Ces médicaments sont exempts de tout alcool.
Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines
PROVINCE. — Ajouter 85 centimes pour colis postal de 1, 3, 6 bouteilles.
44, Boulv Haussmann, PARIS

PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR, DIPLÔME D'HONNEUR
VIN VOGUET
AU VIEUX MUSCAT
DU CÉLÈBRE CLOS DE L'ARCHEVÊCHÉ
"CARTHAGE"
QUINO-PHOSPHATÉ
GLYCÉRO PHOSPHATE DE CHAUX QUINQUINA
GLYCÉRO PHOSPHATE DE SOUDE KOLA-COCA
Epuisement, Neurasthenie Anemie, Chlorose, Dyspepsies, Fièvres paludeennes, Maladies chroniques, Diabète, Convalescence de la Grippe et des Maladies Fébriles, Allaitement, &c &c
MODE D'EMPLOI, 2 ou 3 VERRES à MADÈRE par JOUR
PRIX de la BOUTEILLE 5 FRANCS
DANS TOUTES LES PHARMACIES
Dépôt Général : 44, boulevard Haussmann, en face l'Opéra
PAUL DEFFRANCE & Cie, PHARMACIEN, 8, Avenue Victor-Hugo — PARIS, FRANCE.

PASTILLE VOGUET
Quino-Phosphatée
Est l'extrait du VIN VOGUET
Tonique, Fortifiante
La Boîte : 2 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 16 fr. 50
PASTILLE VOGUET ANTIDIABÉTIQUE
Sans sucre, sans féculents
La Boîte : 3 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 22 fr. 50
Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines
Dépôt du CARDINAL-QUINQUINA
44, Boulv Haussmann, PARIS

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER aux CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)

REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQUES PROCÉDÉ DES TROIS COULEURS. — PROGRAMMES POUR CONCERTS, TOURNÉES THÉATRALES. — ILLUSTRATIONS D'OUVRAGES. — ALBUMS. — CATALOGUES